

margelles



numéro 27

automne 2026

Christophe Condello
Vincent Cordebard
Freddy Malonda
Jacques Clauzel
Isabelle Morino
Cyrille Guilbert
Nicolas Rouzet
Isabelle Sancy
Sabine Peroni
Cécile Karner
Alex Delusier
Lou Joseph
Sacha Zamka
Thierry Radière
Roland Chopard
Emmanuel Robic
Camille Argiewicz
Serge Marcel Roche





Éditorial

Les temps sont obscurs, l'orage gronde, le ciel est électrique. Un ami disparu en 2021 m'avait confié plusieurs de ses travaux photographiques, bribes d'un vaste ensemble qu'il faudra bien un jour restituer, tant il semble que les questions qu'il abordait y résonnent, aujourd'hui, avec autant, sinon plus d'acuité qu'hier : "Les mots massacrent", est-il écrit sur l'un de ses diptyques, tandis que sa *Topographie du Paradis* revient sans concessions sur les images d'un génocide.

"L'art panse, à défaut d'autre chose..." disait cet ami. Mais que peuvent réellement les mots et les images dans un monde troublé et chargé d'incertitudes ? *A priori*, pas grand-chose, à moins qu'ils ne proposent, si on leur accorde suffisamment d'attention, de se tenir aux marges du tumulte. C'est, non pour l'ignorer mais pour continuer à entretenir, autant que faire se peut, les souffles divers de ce que l'on nommera l'*anima*, pour éviter de sombrer dans la mélancolie, voire l'apathie.

Chacun, à sa manière, dit-on, "apporte sa pierre à l'édifice". Le notre n'est ni un temple, ni un monument, ni une fortification. Son plan n'est pas tracé et sa structure se veut évolutive. Son apparence est modeste et son appareillage variable. Les pierres qui le composent ne viennent pas d'une même carrière. Elles n'ont pas toutes la même taille, la même forme ni le même grain ; certaines sont polies par les années, d'autres contiennent encore les traces d'un équarrissage et d'un bosselage récent, mais, étonnamment, elles s'ajustent, tout en conservant leurs particularités. Récits, poèmes, photographies, réunis dans ce numéro, sont quelques-unes de ces pierres .

P.A.

Sommaire

Freddy Malonda / <i>Pandémonium</i>	p. 6
Vincent Cordebard / <i>Présent, passé</i>	p. 14
Thierry Radière / <i>À mes dédicataires</i> [extraits]	p. 28
Nicolas Rouzet / <i>La joie de n'être rien</i> [extraits]	p. 36
Cyrille Guilbert / <i>Chambre en coupe</i> [extraits]	p. 44
Isabelle Morino / <i>Traversées</i>	p. 50
Sacha Zamka / <i>Splendeurs et aveuglements</i>	p. 64
Sabine Peroni / <i>Huit poèmes</i>	p. 72
Camille Argiewicz / <i>Les Vignes</i>	p. 78
Christophe Condello / <i>Un pas contre l'aube</i> [extraits]	p. 86
Roland Chopard / <i>À ma zone</i> [extraits]	p. 92
Emmanuel Robic / <i>Jours attendus</i> [extraits]	p. 102
Serge Marcel Roche / <i>Les îles désertes</i> [extraits]	p. 110
Alex Delusier / <i>L'île des femmes</i> [extraits]	p. 118
Cécile Karner / <i>Dialogues avec la méduse</i>	p. 126
Lou Joseph / <i>Îles</i>	p. 140
Isabelle Sancy / <i>Textes à microfilms</i> [fragments]	p. 146
Jacques Clauzel / <i>L'odeur de l'eau brassée</i> [extraits]	p. 158
<i>La poésie est aussi sous la cendre</i> / Adèle Nègre	p. 166
Les auteur.e.s	p. 168
Participer / Commander / S'abonner	p. 172

Crédits Photographiques

Vincent Cordebard : p. 6-7, 14 à 27
P.A. : 1^{ère} de couverture, p. 3-4, 28-29, 36-37, 43, 44-45, 56-57, 64-65, 72-73, 78-79, 86-87, 92-93, 102-103, 108, 110-11, 117, 140-141, 158-159, 165, 166-167, 168 à 171, 172
Isabelle Morino : p. 50 à 63
Adèle Nègre : 4^{ème} de couverture
Cécile Karner : p. 126 à 139
Isabelle Sancy : p. 146-147, 157
Laurent Billia : p. 118-119
Anna Agostini : p. 124

Pilotage et conception graphique : Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariéditeur@gmail.com / site : www.brunoguattariéditeur.fr



Freddy Malonda / Pandémonium

1.

ça meurt

ici et partout ailleurs ça meurt de manque d'air

•

ça meurt

ici et partout ailleurs la peur tient le corps
à l'écart des corps

la vie à distance

et loin de ce mal qui n'épargne personne

2.

on sait que ça prendra des mois
des années avant que ça ne

alors on

on croit ce qu'on nous dit
ce qu'on nous dit c'est tout
ce qu'on sait

alors on

alors on reste chez soi

corps fiévreux entassés
temps suspendu à ce nom que l'on tait

on ne met pas de mot dessus
comme pour ne pas

3.

dehors les enfants jouent sans savoir
et notre souffle on le retient longtemps

personne ne voit
personne alors
on fait sans

semblant

c'est partout la même course
perdue contre le temps

on compte
on attend

que les morts libèrent des lits
pour les vivants

4.

on attend de savoir
si ça tiendra
ou pas

ensemble quand seuls les mots
tiennent encore

on a du mal à penser depuis ça

on a du mal
à penser
alors

on attend d'atteindre le pic
en espérant que ça passe pour respirer un peu

5.

puis

les *jours* arrivent
ils sont là

on ne sort plus de chez soi

tout ce vide à venir
tout ce blanc

coupés de tout
on se serre
les coudes
pour ne pas
tomber

à peine un peu
moins vivants qu'avant

6.

ici on s'occupe
on apprend
à passer le temps

on cherche à le remplir
à combler ce qui s'ouvre
se dessine devant

ce vide
cette vacance
des jours
sans fin

tassés dans l'ordinaire
on s'installe

particules fines dans l'air du temps

le matin
on marche

on fait le tour du lac

au bord de l'eau
tout près de la maison
on ne s'arrête jamais

toujours ramené à ça
ce qui piétine et reste en nous
de vivant

8.

on a pris le pli
perdu le fil

c'est du temps long qui vient
loin devant

on n'a rien prévu

ce ne sont plus que des dates
cases
vides
blanches

des jours sans événements

on ne sort plus
on reste

entre-soi
des jours
sans

9.

attendant que la courbe s'inverse
on décompte les jours
à l'inverse des morts

comme un seuil un plateau
où l'air serait moins rare

10.

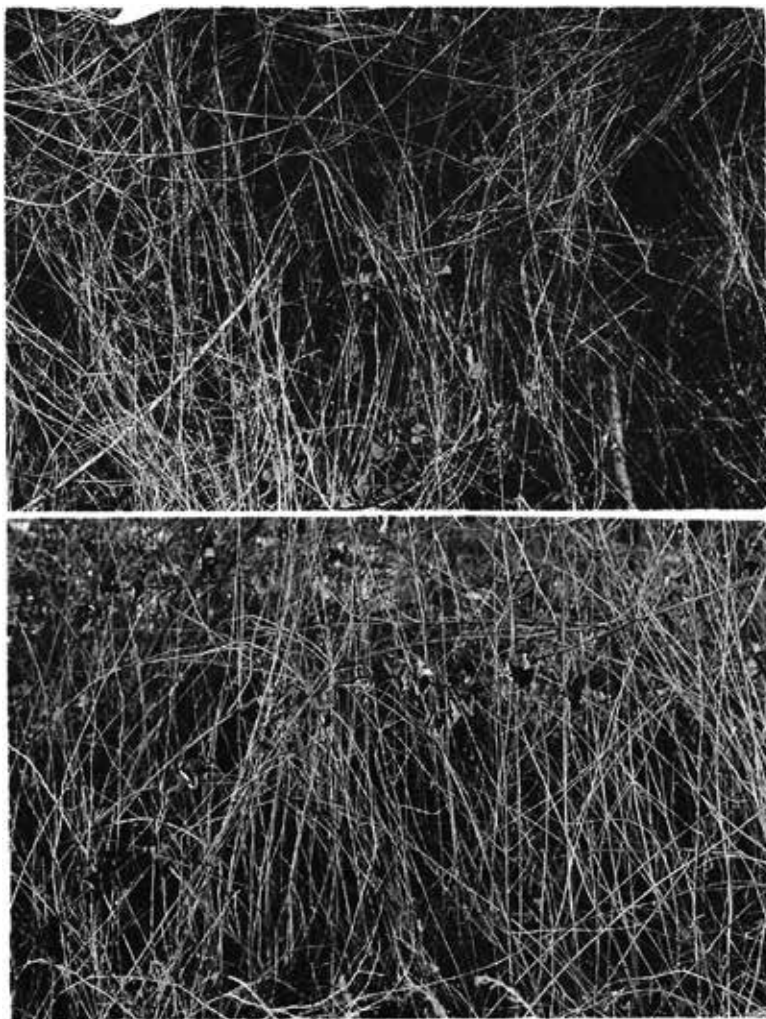
à présent la nuit on regarde dehors

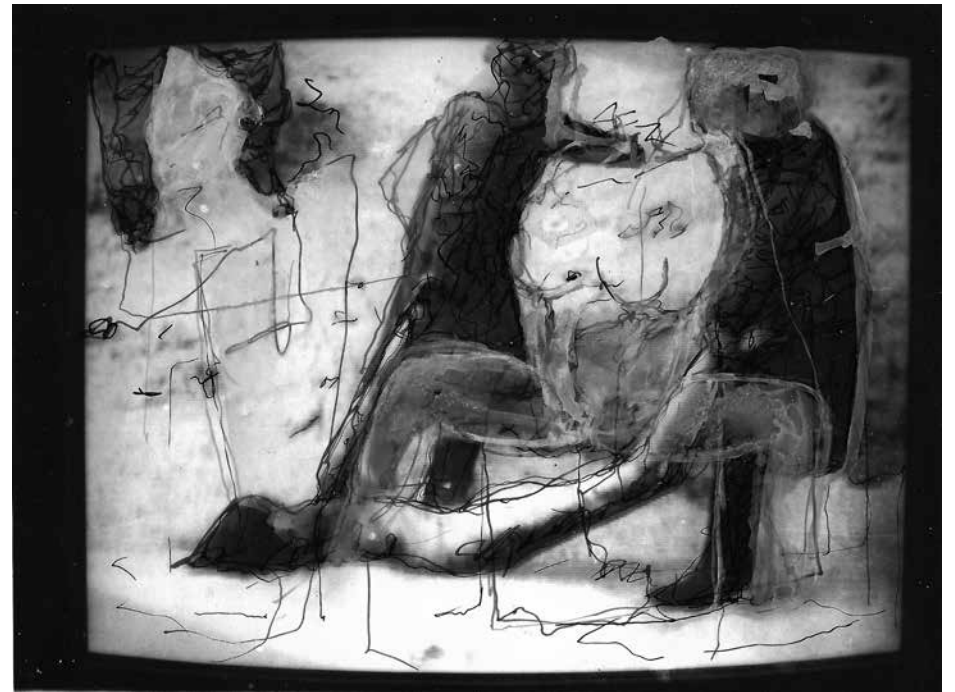
restent
quelques feux allumés au sommet des collines
et des rires d'enfants portés par le vent

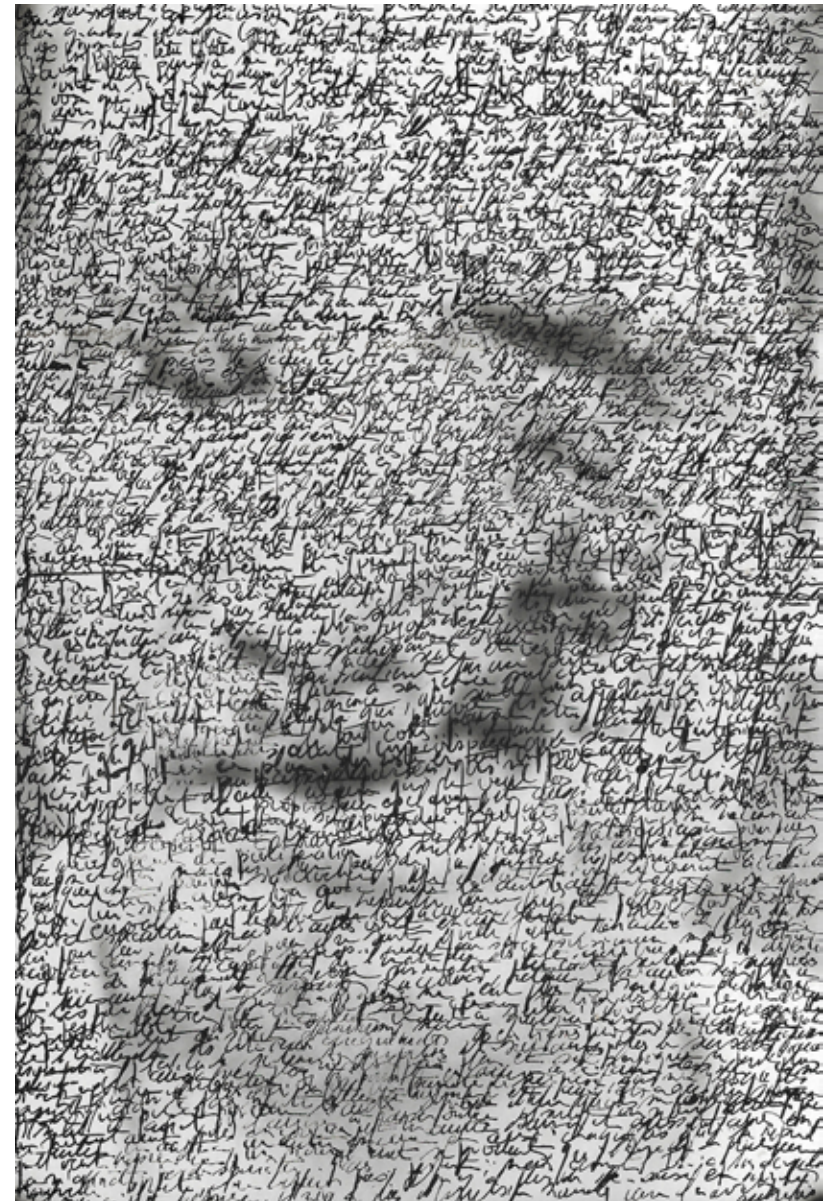
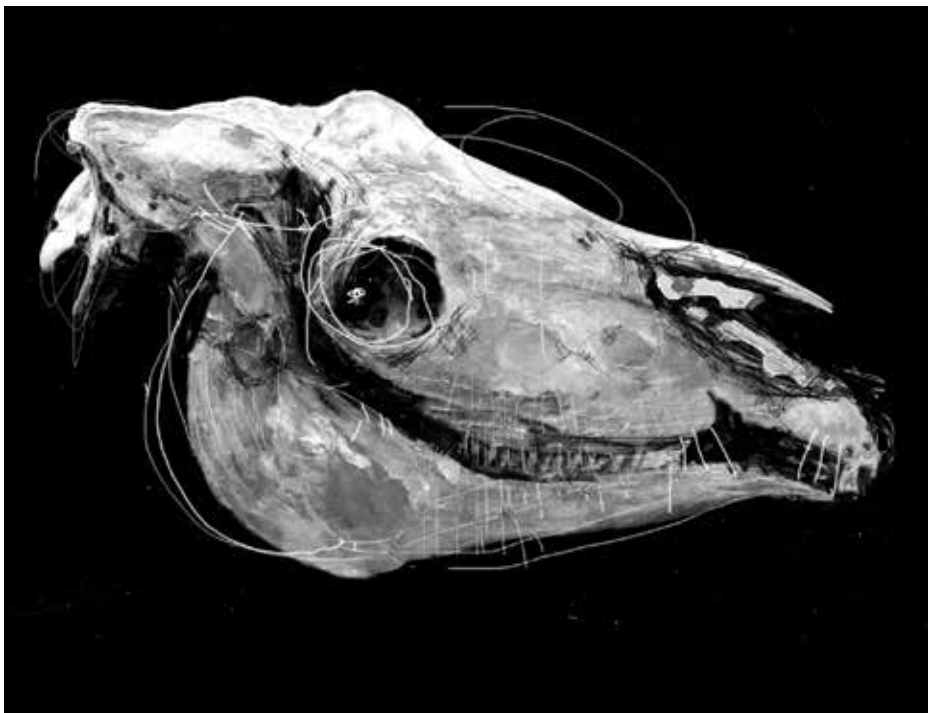
et la vie qui tient seule contre le silence
comme si ce monde avait fait son temps



Vincent Cordebard / *Présent, passé*













Thierry Radière / À mes dédicataires [extraits]

À la nature bien faite

La nature est bien faite. Nous ne nous voyons pas vieillir. Les arbres organisent leur vie entre eux, ils n'ont pas besoin de nous. Si jamais un œil ne fonctionne plus, l'autre compense en donnant la sensation qu'on y voit bien clair. Les fleurs ont un langage que les hommes et les femmes qui se foutent bien des théories philosophiques comprennent eux aussi. Les chats se cachent pour mourir après s'être battus dans les rosiers en fleurs. Il y a toujours un indiscret quelque part, muni d'un portable, capable de filmer l'impensable. Le soleil apparaît après la tempête. Les pervers narcissiques finissent par mourir. Quand les rêves qu'on fait la nuit nous empêchent de dire n'importe quoi, on est content de s'être réveillé. Parce qu'à force d'avoir peur on développe des stratégies de guerriers. Les nuages sont là pour nous rappeler les visages oubliés. Le temps finit par avoir le dernier mot. Il faut souvent s'en remettre à son instinct, à son intuition pour vivre une vie équilibrée. C'est grâce à leur faculté de résilience et d'endurance que les êtres humains n'ont pas disparu de la planète : ils sont toujours là, aimants, créatifs et animés par ce désir viscéral et fondamental de vivre heureux ou pas. La mémoire est limitée et nous permet ainsi d'oublier naturellement ce qui pourrait nous rendre boiteux, balafrés, amputés, malades, estropiés ou handicapés à jamais, dans le meilleur des cas. Nos petites blessures accumulées depuis des années nous suffisent. Peut-être sont-elles des restes de mauvais souvenirs mal digérés que la nature n'a pas réussi à anéantir complètement. Quand le corps est fatigué, c'est l'inconscient qui prend la relève. Il s'occupe sans ménagement des courbatures, des crampes et autres douleurs invalidantes pour les rendre aussi légères que les feuilles mortes toujours là en été.

À Valérie, Éric et Cyril, mes sœur et frères

Les sangliers mangent dans nos mains potelées. Ils ignorent que nous avons hâte d'aller faire un tour de manège. C'est dimanche et la fête foraine vient de commencer. Tous les ans c'est la même impatience. La langue des sangliers dans nos mains bien ouvertes agit telle une râpe sur nos peurs d'enfants sauvages. Nous serons bientôt dans notre avion préféré à penser au contact du groin gentil dans nos mains tremblantes. Nous apprendrons à avoir du recul dans notre grande maison. Le gibier n'a pas sa place sur le manège qui tourne. Il doit rester vivant à l'instar d'un être humain qu'on aime mais qu'on ne voit jamais. Notre père a un drôle de visage quand on tourne assis aux manettes de notre biplace tout jaune. On dirait qu'il est à la fois serein, tendu, énervé, souriant, distant, ailleurs, les yeux qui suivent le mouvement circulaire du manège. Qui lui a enseigné la profession de garde-forestier ? Il n'avait pas fait d'études dans ce domaine. Cette question nous hante. Elle restera sans réponse. Nous entendrons les marcasins venir vers nous accompagnés de la laie toujours près d'eux. Il ne faut surtout pas qu'elle en perde un. Les chansons couvrent le brouhaha de leurs pas dans nos songes. Nous sommes sérieux en prenant du plaisir. Un peu triste aussi que ce soit le dernier tour. Notre père a à nouveau un autre visage une fois qu'on descend de notre avion. On dirait qu'il couve quelque chose. Nous nous en allons en regardant les autres monter dans leur véhicule favori avant que la musique reprenne et avec elle le scintillement des étoiles collées sur les spots multicolores. Les sangliers auraient peur s'ils se retrouvaient avec nous pendant la fête foraine. Ils ne viendraient pas manger dans nos mains bien ouvertes. Et notre père n'y pourrait rien même en les appelant dans leur langue qu'il connaissait par cœur.

La voiture est un excellent outil pour rêvasser. En revanche, quand on conduit, c'est risqué. Il faut se forcer à avoir la tête sur les épaules au volant de son véhicule. Je suis un rescapé des accidents de la route et je m'étonne d'être encore vivant. D'un autre côté, je me demande si la route des songes ne nous protège pas de la mort subite. Ces dialogues intérieurs incessants et tonitruants qui défilent à la même allure que les paysages derrière le pare-brise ou les vitres – tout dépend si l'on est conducteur ou passager – ont le même effet que les rêves sur la nuit quand on dort. Ils racontent des histoires, nous empêchant de mourir. Pour peu que les récits se poursuivent au lit quand la femme que vous aimez prend le relais avant de jouir, la vie prend une épaisseur romanesque que vous n'avez pas envie de quitter malgré les dangers. Les huis clos en roulant en voiture, sur scène, au théâtre ou au lit pendant et après l'amour renforcent ce sentiment de fragilité, de mystère, de sensualité et d'éphémère. Ils sont propices aux épanchements, aux frôlements, aux mélanges des genres. Quand la comédie est tellement irréaliste, l'habitacle devient plus vrai que jamais. Il ressemble à un cœur dans la poitrine du spectateur. Et la voix de la comédienne – enregistrée sur une cassette audio datant des années quatre-vingt – en train de réciter son rôle dans la voiture conduite par un comédien qui lui répond avec les répliques qu'il a apprises par cœur, amplifie le sentiment d'insularité psychologique. La vie, la mort se jouent où que l'on soit. Les deuils sont des fardeaux que même la fiction ne peut alléger, au contraire. Rouler en voiture tout en se parlant, c'est un peu comme partir en voyage dans l'espoir d'en revenir métamorphosé.

Ils sont nombreux et peuplent des coins, des allées, des recoins, des endroits ombragés, des béances, des plis et des trous plus ou moins petits en plein jour ou dans la nuit. Parfois ils ressemblent à des bouts de mon corps tombés un jour où j'étais trop lourd pour continuer à marcher. Puis, un lundi, alors que je m'apprêtais à partir faire des courses, je retrouve dans ma voiture la clé de ma boîte aux lettres perdue depuis deux semaines. Elle s'était glissée à l'intérieur d'un orifice de l'habitacle que je pensais avoir exploré. Mon projet initial a vite changé : je suis resté assis dans ma voiture pour lire mon courrier accumulé depuis 15 jours. C'est là que j'y ai lu mes plus belles lettres. Sans parler de la fois où ta bague a été retrouvée dans un bol de petit déjeuner, un an plus tard. Un bol que nous n'utilisons plus depuis longtemps. Ces retrouvailles ont changé tes habitudes : tu bois désormais ton café au lait tous les matins dans ce bol fétiche, ta bague au doigt, un air juvénile, des idées pleines la tête. Et ces nombreux petits mots de ma dernière fille, encore enfant, ses dessins dédiés aussi, entassés dans plusieurs chemises cartonnées et oubliées dans un tiroir de commode installée au sous-sol et que je retrouve dix ans plus tard, me questionnent sur ce qui a pu se passer chez ce même enfant pour que plus aucun écrit ni dessin ne sorte de sa tête, de ses mains et de son cœur. Je connais la réponse, mais c'est plus fort que moi : dès que je tombe par hasard sur ces preuves retrouvées d'une autre vie, je deviens un pantin désarticulé et foudroyé par la tristesse, l'embarras et la peur.

Elles sont comme une maison, les nuits de ma vie. Comme un garage, même, parfois. Aucune ne ressemble à la précédente et pourtant, le décor est semblable. Je m'y introduis plein d'espoir et de respect. Les draps qu'elles posent sur mon corps nu enveloppent mes tourments du jour. J'appréhende leur réapparition en plein sommeil. Quand cela se produit, j'en veux à l'effervescence de ma conscience. Je ferais n'importe quoi dans ces moments-là pour retourner dans l'inconscience de l'obscurité et retrouver mes fantômes stimulants. Les autres qui me poursuivent le jour sont munis d'épées piquantes et leurs pointes laissent dans ma chair l'empreinte de questions auxquelles j'ai du mal à répondre. La nuit – et la relève de la garde qui s'ensuit – accroche des étoiles au plafond infini de ma nouvelle demeure. Je suis tel un intrus parvenu à franchir les portes d'un palais pour vagabond en détresse. J'y récolte à la fin de chaque séjour une mine d'idées. C'est la parfaite alliée de mes errances diurnes. Grâce à elle et à son souvenir, je vois mon existence avec plus de relief. Je n'attends rien de l'immense espace qu'elle m'offre dans et hors de mon lit et j'attends tout. C'est étrange cette relation que j'ai avec elle. Si j'étais insomniaque, je suis sûr que mon rapport à la nuit serait différent. Je repense à ce qu'un jour ma femme m'avait dit sur son existence d'insomniaque. Pour elle, quand on est insomniaque, c'est comme si on était un peu un clandestin. Les non-insomniaques comme moi sont forcément séduits par cette comparaison juste et bien trouvée, bien qu'on ne sache pas ce que c'est que de ne pas pouvoir dormir de la nuit. S'engouffrer dans la nuit ressemble à un départ à bord d'un train vers une destination inconnue. Les rêves qui peuplent mes nuits ont l'apparence de paysages défilant derrière la vitre de mon compartiment. Certains tombent du ciel. D'autres sortent de terre.

Elle boit du gin tonic tous les vendredis soir. Il parle à son chien quand il regarde la télé. Elle a l'habitude de lire en prenant son petit déjeuner. Il bricole toujours pour le plaisir de retrouver ses émotions d'enfant avec son père. Elle adore les babas au rhum. Il passe un temps fou chez les marchands de valises pour se changer les idées en ville. Elle ne comprend pas qu'on puisse vivre sans fleurs. Il apprend une nouvelle langue tous les deux ans. Elle aurait tant voulu avoir un enfant. Il deviendra bientôt apiculteur pour manger son propre miel. Elle marche tous les jours de chez elle à la boulangerie et de la boulangerie à chez elle en rapportant dans son sac à dos des cailloux, des feuilles et des brindilles qu'elle ramasse sur son chemin. Il regrette parfois de ne pas avoir été gardien de phare, entomologiste, astronaute ou bien encore cracheur de feu. Elle se déshabille en se dandinant. Il fait les comptes en écoutant du rock. Elle reprend une formation de secrétaire, le rêve de sa vie. Il est inscrit dans un club de boxe et son coach voudrait qu'il devienne professionnel : il a de l'avenir. Elle s'est coupé les cheveux très courts comme à chaque fois qu'elle change de vie. Il lui a monté une nouvelle étagère par amour. Elle est bluffée par la répartie de son fils de deux ans : il devait mourir à la naissance. Il raccommode ses chaussettes pour la cinquième fois. Elle voudrait partir en vacances sur une île déserte. Il invite un week-end sur deux ses potes à venir faire des parties de tarot jusque tard dans la nuit. Elle va voir régulièrement sa mère en EPHAD depuis le début de l'été. Il manifeste contre la réforme des retraites en gueulant des slogans qui lui sortent du cœur. Elle adore les voitures rouges. Il pleure dès qu'il revoit *Titanic*.



Nicolas Rouzet / *La joie de n'être rien* [extraits*]

Sirènes & sirènes...

Une fois par mois le jeudi
le lent glissando retombait
comme un serpent agonisant
c'est pour donner l'alarme disait
ma mère mais de qui et de quoi ?

J'ignorais alors que la ville
avait été bombardée d'où
cette torpeur rectangulaire
le long des façades aux briques
rouges que nous arpentions

Et c'est toujours la même histoire
sirènes et sérénades
sonneries de mort souffleries
dans les cors et en trois coups
de trompettes s'écroulent villes

et murailles Mon père lui se
souvenait et d'avouer quand
on le poussait un peu comme
un enfant pris en faute ah
comme c'était beau les bombes

la nuit par le soupirail et
que c'était bien de ne plus
aller à l'école se faire
tirer par l'oreille Et sa mère
qui disait auréolée par

les flammes nous allons mourir
mais personne ne pourra ôter
l'amour que nous avons
les uns pour les autres puis
elle chantait de l'opérette pour

se passer les nerfs en comptant
les saucissons qui bougeaient tout
seuls accrochés à la voûte toute
tremblante Moi ce que j'aimais
c'était Michel Strogoff à la télé

Cet homme qui ne renonce jamais
à sa chevauchée jusqu'à Irtkousk
et qui devenu aveugle avait trouvé
la lumière sous le bandeau
par la patience d'une femme

Et aussi sur ce livre d'images
Ulysse aux muscles saillants
le visage cramoisi de rage
accroché à son mât qui se
débattait convulsivement

pour défaire ses liens
Étrange homonymie sirènes
& sirènes même chant de mort
et de séduction à l'imminence
du danger trois fois on entendait

la sirène à Mururoa
les jours de tir quand la terre
et la mer tremblaient en miroir
nous nous bouchions les oreilles

si bien que je me demande
aujourd'hui quel peut bien être
le son de la terre en convulsions
À sa place j'entends comme en
boucle la voix d'un officier
qui disait d'un ton si posé

Moi je prépare les armes
du futur « *Allons viens avec nous
Ulysse noble guerrier d'Athènes
Nous savons tout ce que tu as
souffert sur la plaine de Troie* ».

•

Cosmos, cosmos...

Le soir avant la fermeture
dans les ombres du palais
le gardien de nuit crie
« Cosmos ! Κόσμος ! »
Comme si le monde
enfin allait donner réponse
à ses énigmes

Et passant d'une chambre
à l'autre
il hante ces lieux
en vieux spectre
« Cosmos ! Κόσμος ! »

Dans une autre vie à Athènes
il était vigile dans un bordel

avec sa lampe torche
et ses clefs qui brinquebalent

Et quand il trouve enfin
des visiteurs qui s'attardent
à ses semelles
son visage s'illumine
son rire et son salut résonnent

à la façon d'un enfant
qu'on aurait laissé
trop longtemps dans le noir
pour lui faire une mauvaise blague.

•

Les pages des livres aussi étaient blanches...

Hier j'étais un enfant rêveur
dans une ville froide et endormie
À présent je rêve encore parfois
demain j'aimerais bien m'en aller

Et je vois je revois
les îlots rouges
la lumière grise
par les verrières salies d'embruns

Dans ces jours très lointains
revenaient chaque hiver
avec la même acuité
des cris de mouettes

qui hantaient la blancheur
de leurs âmes damnées
elles se donnaient à cœur joie
des coups de bec

et repartaient dans un lent tourbillon de houle
laissant alors
toute la place à l'hiver
au silence

Les pages des livres aussi
étaient blanches
Mais elles ne nous aidaient pas
à briser l'étrangeté du monde.

* - Poèmes extraits du manuscrit *La joie de n'être rien*





Cyrille Guilbert / *Chambre en coupe* [extraits*]

C'est un lieu où tu ronges l'instant. Ton nom n'y laisse pas de trace.
Le mur est rêche contre ta joue.

Pesanteur du corps dans le lieu. La peau frottée de salpêtre. Tu absorbes le jour qui passe et sa dureté. Un rien fait houle en gorge.

La peur stagne ici. Pelotonné, tu observes cette sphère d'une vie qui ne tient pas en place au milieu de la chambre. Des bribes de récit passent par ta bouche. La matière. La pensée qui l'encercle mal.

Un cri n'éclate pas.

•

Au jour le jour tu déglutis la leçon. Du verbe à mâcher. Les sons et les images. Une vie sous couvercle.

La bouche obéit au contrat. Le froid, tu le sais, ne fait que grandir dans ce lieu. La peau déploie ses secrets. Elle relit l'historique des ongles ébréchés, le bleu de la vie dans les veines, un bleu trouble, inabouti.

La chaleur qui se diffuse ici, prends-la pour un répit. La trame ne paraît pas solide mais l'éveil est ici. Tu te dis que c'est un éveil et qu'il est ici.

Une ampoule nue dont la blancheur explose en œil. Pas une ex-tase. Seulement le vieux souffle carcéral.

•

Ne pense à rien qui sauve. N'essaie pas d'être une présence qui rassure. Les murs sont vrais, ils te tiennent dans un fond d'œil réel.

Cesse de te dresser pour un combat, de scruter une chance de pensée derrière les yeux. Les pensées ne font pas le poids. Elles se cognent sous les plafonds. Elles disposent de peu d'oxygène.

Il y a le volume du corps, le volume de la chambre, la vie étant le seul remède entre des murs ou au bord d'un précipice. Vie de même étoffe en tout endroit.

Tu creuses la peau de ton avant-bras jusqu'à la rainure de l'os. Essaie d'écrire une seule fois un secret qui soit vrai mais ne murmure plus avec cette douceur agaçante, ne me souhaite pas apaisé.

•

Dès le début le corps est soumis à la corrosion. Pas crucifié. Pas tragique

Le corps se dresse au milieu du cercle. Il ne pleure pas. Il arrive à se nourrir. Il arrive à bouger. Il arrive à vomir.

Les os de l'échine saillent. Un écho de vie fuit sous une plinthe. Tu sais que la pensée ne comble pas. Elle ne fait que s'arranger avec la peur.

Le sol est là. Réel. Avec son air de victoire. Les émois vécus depuis le corps seront soufflés d'un coup. La cuillerée de poussière au jour le jour est le gage de ton appartenance au monde.

Sous les ongles gémit la peau des genoux. Je n'ai pas dit que ça devait te plaire.

•

La parole est l'arme d'un envoyé en terre hostile. Les murs sont sabrés de ratures.

Il fait sombre. Tu n'iras pas loin.

Dehors le soir déploie son filet de sauvagerie. Des bêtes poussent des cris. Un désert peuplé patiente à ta porte. Dehors. Dedans.

La solitude étreint l'être et le garde serré. Ta parole est embarquée. Chaque soir tu l'espères plus solide dans le noir. La voix des anciens ou la voix du vide.

Tu es loin d'avoir reçu tout le sel de la leçon de tes heures vécues. Pas assez de coups. La débâcle des verres vides.

•

Il y a l'élévation des mains dans la lumière. Et puis la chute. Les murs.

Le message est brouillé par l'empilement des jours. Une cellule sans gardien. C'est ce que tu crois. Des cailloux blancs en tas. Tu te vois tel. Verrouillé.

Au fond c'est simple : les murs tiennent tous les rôles.

Il y a tes yeux ouverts devant du texte noir à lire sans ciller, et ce goût d'ancien chant dans la bouche. Les mots chargés d'un semblant de sens n'écorchent plus, ne font plus repoussoirs pour les démons. Mais ce goût d'ancien chant...

•

L'image n'est jamais pure. Elle fait retour vers l'œil et son défaut d'origine. L'image écrite. Tu l'épies depuis le réseau de tes os.

Le regard s'acharne contre des obstacles. Sur eux s'infléchit la lumière. C'est comme une ombre qui passe toujours au mauvais moment.

À l'intérieur sont les parois des muqueuses, le jeu des nerfs, les gestes qui heurtent, et ce battement du sang dans les oreilles.

Tu lis les données d'un désastre, voulant te délester du doute par l'écrit, mais les mensonges prolifèrent même dans le dit de l'innocent.

•

L'image attire comme une coulisse. Une doublure qui incorpore en elle le trouble d'un occupant de chair.

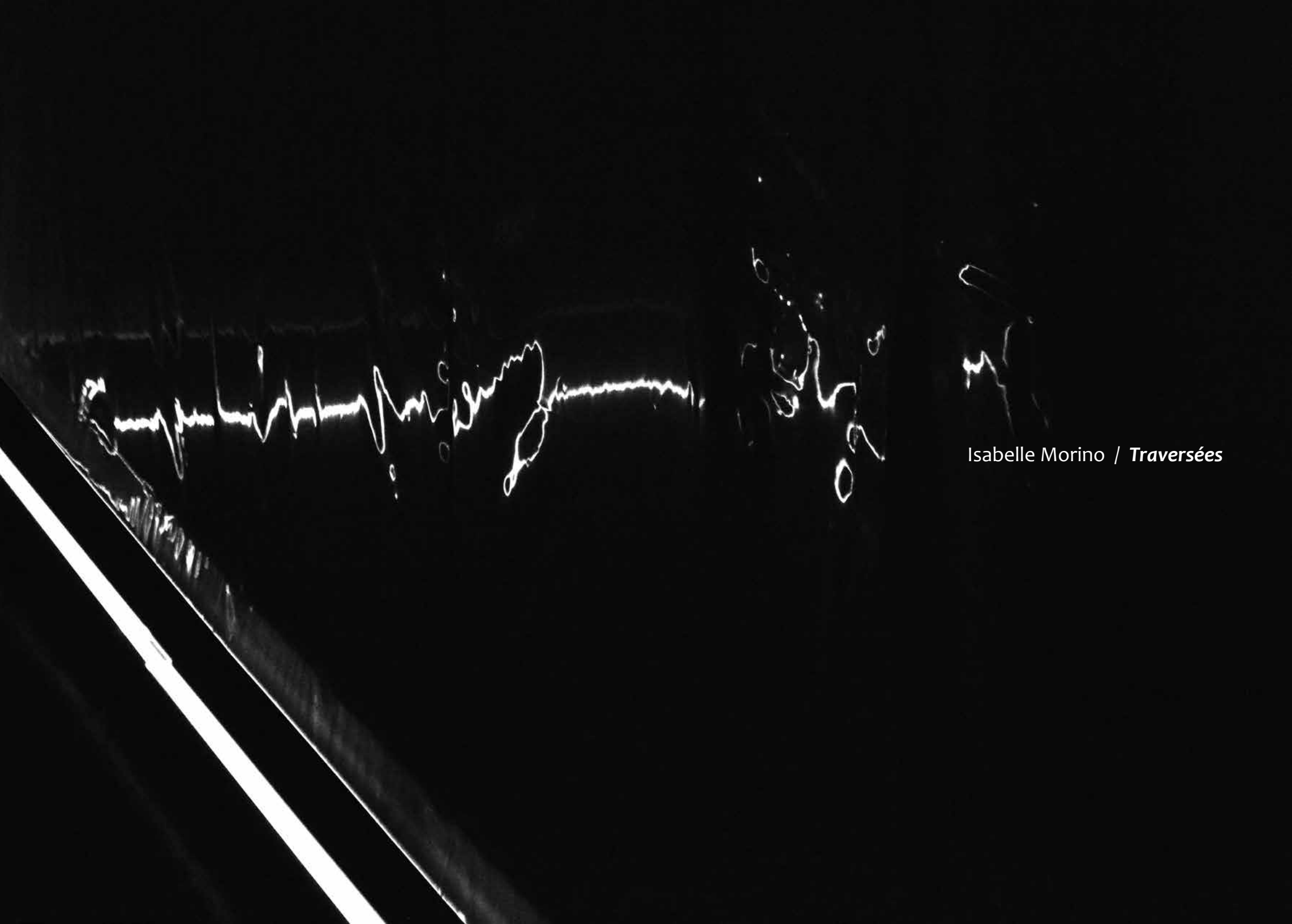
Il y a du soi qui regarde. Ta vision c'est depuis ta peau. Là il fait sombre. Tu ne vas que sur ton périmètre avec un visage de craché de dernière minute.

Penser au flux des visages relève de la torture.
Penser à l'obscurité qui nous entoure, y penser vraiment.

Tiens-t'en à la mesure des mots qui maintiennent un niveau de flot-taison, qui nomment les murs. C'est le verre gradué pour le jour le jour. La mesure. Le frottement des doigts sur la peau du corps dans le lieu sans autel où le corps dénombre ses peaux mortes.

[...]

* Extraits de "Chambre en coupe" du tapuscrit *Soirs emmurés*



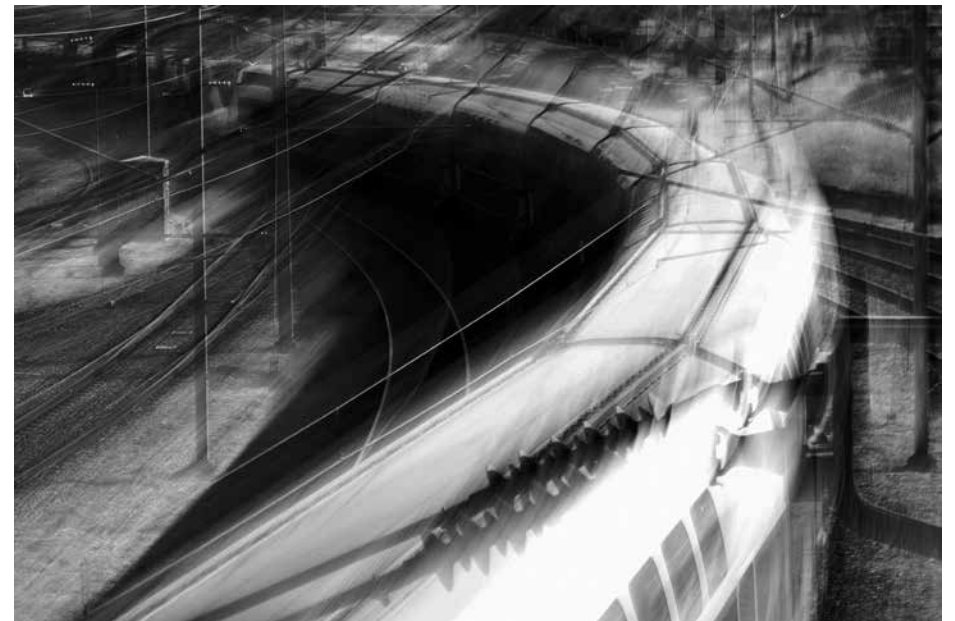
Isabelle Morino / *Traversées*















Sacha Zamka / *Splendeurs et aveuglements*

Biens

Des silences se dispersent dans la rythmique des souffles et la mélodie des tempêtes. Ma respiration s'interrompt et me voici tiraillé par des vents contraires. Mes lèvres ne savent plus former de soupirs. De noirs oiseaux battent des ailes à l'intérieur de ma cage thoracique. Je me fais l'interprète de libertés impossibles et de révoltes insensées.

Je me promène à la lisière de forêts obscures et à l'entrée de villes mystérieuses. Tant d'incertitudes se pressent en moi et chaque question appelle d'autres questions. La terre sous mes pieds tremble. Nuages et imaginaires conspirent à sans cesse inventer des formes dans le ciel. Rien n'est vraiment ce qu'il semble et mes sens s'égarent entre naissance et anéantissement.

Je me sépare des derniers biens qu'il me reste : grands espoirs et petites monnaies. Des voyageurs me murmurent que mon destin est d'être terrestre. Je me dirige vers les stèles qui marquent la fin de ma jeunesse et le commencement de ma vie. Quel sens donner à mon orgueil et à ma douceur ? Des siècles me donnent raison, une seconde me donne tort.

Fleuve

Je cours me réfugier sous les arches tremblantes du pont. Mes yeux s'embuent de la violence verticale des larmes. Le fleuve accueille à l'intérieur de ses vagues les crépitations des gouttes et je rêve la colère d'un dieu auquel plus personne ne croit. Dans le miroir des eaux de pluie, je me vois aux trois âges : à peine né, à peine vivant et à peine mort.

Je plonge yeux fermés dans le fleuve à la recherche de carcasses de poissons et de cadavres de poètes. Des péniches me frôlent, des canots me cognent. Le corps baigne-t-il ne serait-ce qu'une fois dans les mêmes eaux ? Mes sens fuient vers la source et vers la mer dans des mouvements contraires. Je fais la planche sous le déchaînement des nuées.

Je sors des eaux avec la soif de l'âcre détresse du ciel. Qu'ai-je à faire d'autre qu'errer dans les rues lavées de leur virginité et de leur dépravation ? Auras et orages m'accompagnent. Mes vêtements trempés collent à ma peau et je rêve de crues et de déluges sous l'arc-en-ciel qui rappelle qu'au moins une fois le monde a pris fin.

Soif

Des larmes me montent aux yeux et je confie mes tristesses à des errances planétaires et des pertitions galactiques. Je me jette aux sources d'ennui, aux rivières de malheurs, aux mers de regrets. Je réapprends à nager. Des gouttes d'eau se désintègrent au contact de la terre. La souffrance humaine trouve abri dans les bulles et les écumes.

Je m'immerge dans l'élément pour une nouvelle naissance. J'ai soif d'oubli et de souvenirs. Des ruines hantent les profondeurs et j'effleure de mes doigts le dos des crabes et le ventre des baleines. Des vagues cristallines et argentées donnent des directions aux mouvements de mon corps. J'hésite entre la surface et les gouffres.

Je me rends à l'innocence et à l'ingénuité des eaux et mes membres s'humectent de l'ivresse des derniers voyages et des dernières pêches. Je marche sur les rochers, à la recherche des archipels fantômes et des épaves englouties. Je me souviens d'un dieu qui a marché sur les vagues. Nu : je ne suis plus que muscles et influx.

Neiges éternelles

Mes sentiments s'égarent dans le silence des dernières sources et des derniers glaciers. Mes deux lèvres et mes dix doigts gercent. Le souffle du vent est gelé et j'escalade en solitaire les pentes escarpées de la montagne. Ma chair est emportée par la majesté des hauteurs. En larmes, j'interroge le secret des neiges éternelles.

L'hiver règne sur des rêves cristallisés et des réalités transies. Je me réfugie dans des gîtes en équilibre sur les crêtes et le froid me fait tressaillir. Mes respirations forment de petites brumes devant ma bouche. Je suis vaincu par les vertiges du néant et les ivresses du vide. J'erre sur les sommets entre chute des flocons et ascension des roches.

Je pose un pied sur la glace qui se fissure aussitôt. Mes pensées surmontent des crevasses imaginaires et des failles fantasmées. Seuls de lointains échos répondent à mes cris. Des avalanches se préparent à recouvrir pierres, arbrisseaux et mammifères. De la neige tombe à mes pieds et je me libère des mensonges et des vérités de ma jeunesse.

Campagne

Tout m'apparaît splendide et merveilleux comme si j'ouvrais les yeux pour la première fois. Faux vagabond j'erre sous les arcades et les porches à la recherche de sagesse et de mansuétudes. Un pied devant l'autre, je fais face à moi-même : misère solaire, luxe nocturne.

Je traverse des sentiers entourés de fleurs fanées et de bêtes sauvages. Certains regards hésitent entre commandements et mendicités. Comment donner un nom à leur souffrance ? J'essaie de résoudre l'énigme de leurs larmes et la campagne accompagne ma démente.

J'aime les causes perdues, les révoltes écrasées, les rébellions trahies. Jeunesse sans remède : je n'ai aucun souvenir et je voudrais parler au passé.

Cendres

De petites cendres volètent avant de se disperser dans la chambre qui n'attend plus que d'être incendiée. Je mords ma lèvre inférieure en face du silence : dans l'aube, je me fais le porte-parole des soifs infinies et des ivresses ultimes. Je confonds rosées et sueurs, pluies et larmes. Que peut-on d'autre partager ?

Jour en ruines, jour en fragments : j'ai seulement le choix entre désintégrer et anéantir. En face de moi, des musiques fantômes agitent sans cesse les membres des corps morts et des corps vivants. Je fuis sans savoir où me réfugier. Un squelette d'oiseau gît à mes pieds.

J'ai des rêves d'envols et de voluptés et mes yeux se ferment sur ce que j'ai sacrifié : identité, destin, être. À genoux, encore qu'aucune prière ne m'ait été enseignée, je m'offre à des dieux dont le nom a été depuis longtemps oublié. Encore quelques éternités et je serai enfin né.



Sabine Peroni / *Huit poeĚmes*

Lorsque tu marches j'entends un cliquetis
 je ne saurais dire un petit bruit
 qui tient ton corps dans mon esprit.

Tu peux être proche ou éloigné
 il y a cette ombre sonore et noire
 qui glisse sur le parquet juste à côté de toi.

*J'ai parlé à ma mère de l'impression étrange qui me tient – tu sais cette
 peur-là – que tu viennes sans que j'entende – qu'il n'y ait plus qu'une
 ombre qui se déplace – sans cliquetis.*

On dira ce que l'on veut – Parfois tout ce que l'on sait d'un autre tient
 à son pas.

Hier la tâche — m'a incombée — il a fallu — grandir

dans un trait noir de circonstances — en une seconde — la vie se
 tombe

Comme bille mal tenue — dans sa main — un enfant — un instant

la perd et tout se change — en toujours — d'impermanence figée

il a fallu que je tienne ta main quand tu partais.

*Je n'avais pas compris
 les solitudes.*

La maison noire — nuage — le chant clair — nuage
 nuages dans un ciel comme tasse de thé
 brouillée de lait
 de gouttes minutieuses posées partout
 nuages et le vent qui me tremble
 comme feuille allongée
 collée à l'autre

à la plus dense

tu sais bien c'est elle qui promet le jour.

Futile en tout le papier lie Le vent — le ciel et le grand large
 s'envole à perdre pied — le gouffre — l'alchimie de la vaste chanson
 le gagne — le cœur qui souffre — du papier large

décroché dans les prés — envolé — retombé — décor de carton-pâte
 couvrant les pâquerettes — verts ciseaux — les brins bleus
 en pierres de rocaïlle — je sais

tu es futile — papier lié entre écrit et le vague du monde sans l'esprit

je sais — je ne suis rien — que ce peu déposé sur un petit papier.

Plante le cœur — l'oiseau — plante la peau — plante la plante —
 picotements
 relève un peu le front — la terre — effacée — plante et resserre la
 graine et puis l'oiseau viendra — prendre le cœur l'épée au travers
 de la peau —

oiseau de guerre

Il y a bien cet arbre et cet homme
qui voient sur le palier de la maison de pierres

l'Ombre

&

l'ombre

du cerisier qui lui se voit posé à terre
aux pieds le carrelage.

Bientôt sera la mort — l'arbre la voit car son ombre c'est soi —
l'homme
ricane — entier — porté par sa raison — son ombre à demi insinuée
ne lui parle pas.

Mais la mort ne se rit pas — elle — elle parle
clairement sur le palier de la grande maison :

« J'entre ».

•

Je parle

*crève-cœur
arrache-pied
foudroyeurs de chemins
langueur d'abri de paille
lumière en arc-en-ciel*

je pense en dictionnaire comme une langue morte et je me sais...
dedans — J'attends la vie — à démêler — les mots et leurs
habits de sens —
il me semble que — et puis tout recommence

Je parle

herbacées des eaux claires — crève-faim — dents scellées et trouvailles

de sens.

•

J'ai épelé — scandé chaque lettrine — posé une à côté de — une —
souplesé et lesté puis reposé en vrac — j'ai parsemé ton nom — sur
ma chambre en désordre — d'esprit — puis ouvert la fenêtre — j'ai
regardé tomber ce qu'il restait encore

espoir

je t'ai crié — bercé — détesté — magnifié & maudit — je n'ai plus pro-
noncé d'autre nom que le tien

espoir

je t'ai giflé et tu me l'as rendu — pour ce que je t'ai fait — humilié
disais-tu à me demander ce que tu faisais là — dans un coin de ma
tête — à déformer le monde — baigné par ta croyance folle — tu sais
tant décevoir

je t'ai coupé la jambe — mais tu es revenu — aussi vide que la veille —
je t'ai crevé le cœur — comme tu fais pour moi — écrasé les lettrines
— qu'enfin tu disparaisses !

mais tu es toujours là — écrit dans les langages — de tous nos
paysages
— des peuples — et de tous nos enfants

tu as parcouru les miles — refondé le chemin — remonté le muret —
retrouvé ma fenêtre — rangé mon esprit noir

Espoir



Camille Argiewicz / *Les Vignes*

Comme tous les jours vers six heures, je quittai la maison assombrie derrière ses volets clos pour une promenade avec la chienne dans la lumière jaune de fin d'après-midi. Plusieurs itinéraires sillonnaient les coteaux secs des environs. Je me décidai pour le plus courant, celui qui décrivait une boucle et menait dans les vignes. Ma sœur, sur le pas de la porte, me lança de ne pas traîner ce soir, je ne sus pourquoi. Je faisais cette promenade quotidiennement, et puis, j'avais promis à mon oncle et à ma tante de bien m'occuper de l'animal durant leur absence. Ma sœur et moi gardions la maison.

Une tension latente m'avait fait m'élancer sur la petite route, un besoin d'exercice après une longue journée suffocante sablée par le sirocco. Le vent était enfin tombé, me laissant un mal de crâne lancinant qui ralentissait mes pas. La chienne partait au-devant, se retournait sans cesse, semblait m'interroger. Elle était coutumière d'un rythme plus soutenu.

Filtré par la tempête de vent aride, l'air était éblouissant. Le moindre contour, le moindre relief se distinguait avec une netteté prodigieuse. On aurait dit que les choses murmuraient des vérités d'ordinaire emmurées. Je sentais l'odeur de la poudre ocre du sol et, plus loin dans le virage, celle des graviers blancs qui évitaient aux rares véhicules un dérapage fâcheux dans l'étang de drainage des eaux de pluie. Je sentais la chaleur irradier des bâches en plastique noires au fond de l'étang, et la perle d'eau unique restée dans un coin d'ombre du bassin luisait pour moi de mille feux. Je marchais sur le sentier comme sur quelque chose de vivant.

Bientôt apparurent les carrés de vignes. J'entendais les feuilles agitées sur les branches telles des couronnes de cymbalettes. Je fis halte, me laissai aller à ce sentiment de plénitude qui croit approcher l'intangible, et qui, de mon expérience, ne dure jamais longtemps.

L'animal s'est couché à mes pieds dans l'ocre de la sente. Songeuse, je l'observais. C'est une chienne de race, couleur terre-du-chemin, au poil poisseux, au regard doux. Encagée dans un chenil comme reproductrice durant ses premières années, elle fut soudain jetée dehors par un incendie qui dévala le massif des Maures, roula sur le logement des bêtes et le réduisit à néant. Elle perdit sa portée, gagna une peur panique de l'eau sous pression et cessa à jamais d'aboyer. Elle fut abandonnée sur le bord d'une route, recueillie par des voisins, puis, à leur décès, par mon oncle et ma tante. Malgré le passage des années, elle reste neurasthénique et vaguement désorientée. Je tentai de lire dans ses yeux noirs liquides, de capter par ma paume sur ce petit crâne vivant les images oppressantes qui devaient s'y rejouer de temps à autre. Mais pour l'heure, tout semblait calme.

Je m'aperçus soudain que j'étais sortie sans chapeau.

D'ordinaire, je portais un chapeau. Il protégeait ma tête. J'en approchai la main, effleurai du doigt les attaches de métal, les plaques reconstruites qui y seraient à demeure aussi longtemps que je vivrai. Derrière ce succédané de crâne, je pouvais sentir mon sang battre. Pour ma part, je ne me souvenais pas de l'accident. On me l'avait raconté de long en large, on m'avait dit que ma survie tenait du miracle. C'était statistiquement exact, puisque des dix-sept occupants du bus, je fus la seule survivante. Il doit bien exister, dans une autre langue, un mot pour ces miracles qui prolifèrent sur des aberrations – à ce jour, après des années d'enquête, la raison pour laquelle le chauffeur, sobre, très

bien noté et en parfaite santé, avait perdu connaissance dans ce virage demeurait un mystère. Pour moi, j'avais banni le mystère. C'était simplement une anomalie sans cause.

Mon crâne en miettes se ressouda petit à petit. On suppléa à la nature pour le consolider. Quand par endroits des cheveux finirent par repousser, ils étaient translucides comme du fil de pêche. Mais leur répartition étant inégale, je les tondais toujours soigneusement et portais des couvre-chefs variés. Une grosse cicatrice m'enfonçait le front, une autre creusait ma joue gauche en son milieu, comme une abaisse de pâte repliée. Les gens, souvent, me plaignaient : pour une jeune fille, quel dommage... ! Mais il était des jours où mes cicatrices me plaisaient. Elles s'étaient un peu étirées avec le temps ; elles me donnaient un visage singulier. Parfois, la nuit, je m'éveille en nage il paraît que je crie, et l'on dit alors : « ce sont les souvenirs qui remontent », ainsi qu'on parle d'un reflux gastrique après un repas trop lourd. Il m'arrive de contempler ma sœur. Je lui aurais ressemblé si rien de tout cela ne s'était passé.

Je me remis en marche, la chienne à mes côtés. Nous entrâmes plus avant dans les vignes, des alignements de petits corps secs pleins de contours et de croches, où pendaient des raisins verts. Il est bien des mythes où les hommes finissent changés en arbres. Et il est bien des villes dont les habitants se sont retrouvés figés en cendres dans leurs activités triviales. Dans les vignes, je scrutais l'humeur du jour. Aujourd'hui, elles prenaient des mines d'insectes si peu conformes aux autres arbres, aux oliviers minces, aux figuiers denses, aux grands pins s'étagant en nuancier subtil sur la montagne pelée qui fermait l'horizon.

Je me forçai à aller encore, mais le charme était rompu. L'air était maintenant atone, chargé d'un silence perçant. Venais-je seulement de m'en rendre compte ? Perdue dans mes pensées,

je m'étais perdue dans les vignes. Je regardai l'animal qui me regardait avec confiance. J'étais accoutumée à cette promenade, mes pas auraient dû me mener d'eux-mêmes à la maison. Mais quelque chose dissonne. Les feuilles des vignes sont plus sombres, les arbustes ont poussé plus dru en ces lieux à l'écart de l'habitude. La chienne ne bouge plus. Elle ressemble à une statue de porcelaine à poils longs. Un abattement immense fond sur moi : je suis perdue. Je devrais me reprendre, chercher à rentrer, mais je suis perdue. Et puis le silence se dissipa, comme une lourde fumée aspirée par une fenêtre soudain ouverte, et l'atmosphère se satura de sons : des cliquetis de ronces, des vrombissements de grillons, des gravillons qui crient. Le halètement d'une bête. Une porte close agitée par un courant d'air.

S'il se trouve des instants de complète harmonie, il existe, pour faire bonne mesure, des instants de totale confusion. Un coup de sang du diable, pour ceux qui y croient, une entaille inexplicable pour les autres. Mais aujourd'hui encore, je ne parviens pas à comprendre pourquoi j'avais dans ma poche cette boîte d'allumettes – je ne fumais pas et n'en n'aurais pas eu d'autre usage – pourquoi j'en craquai une, puis deux, puis trois, la moitié de la boîte, que je laissai à terre. Pourquoi je partis, déboussolée, sentant dans mon dos la chaleur du feu. Pourquoi je venais de brûler les vignes.

Je regagnai la maison par un sentier fort éloigné. Je ne sus jamais comment je m'étais retrouvée là. Au loin, je distinguais les fenêtres éclairées du salon dans le crépuscule. Ma sœur recevait du monde. Sur la terrasse, j'aperçus avec stupeur la chienne sur son large paillason, la respiration calme. Accroupie, j'avançai la main, l'effleurai : elle me reconnaissait, mais moi, je n'avais nul souvenir de ces yeux vifs et plissés, sans rien d'égaré tout au fond. Où était l'animal aux regards liquides et nostalgiques ? Je passai devant le miroir du vestibule pour découvrir ce que je redoutais d'y voir : le

reflet d'une personne qui n'était pas moi. Un visage comme un linge sans pli sous une chevelure fournie, des tâches de son sur les joues hautes. Le visage de ma sœur.

Dans mon esprit demeuraient les stigmates insondables de la mémoire, les corps tordus, calcinés des vignes. Tout autour de moi, la maison résonnait de voix insouciantes. Je prêtais l'oreille. Je crois que l'on dansait.





Christophe Condello / *Un pas contre l'aube* [extraits]

1. Départ.
Km 412.
Je marche sans monnaie
dans la poche des bourrasques.
Quatre cents kilomètres
à l'envers
pour apprendre le poids d'un poème.
2. Je flâne.
Les collines ne demandent
aucune pièce d'identité.
Elles me laissent passer
par habitude.
3. La lande s'ouvre.
Rien
que la patience centenaire
des pierres mortes
et de mes chaussures neuves.
4. Le maquis me griffe.
J'appelle cela :
poignée de main.
Une façon de saluer
la couronne d'aubépine.
5. Des ampoules illuminent mes pieds.
Chaque regard cisaille le périmètre.
La nuit jaillit,
les mains pleines de froid,
à contre-courant
de moi-même.
6. J'ai mal aux jambes.
Les collines, elles,
n'ont mal nulle part.
Le privilège des immortelles.
7. Je trébuche
sur mes propres traces.
Comprends enfin
que vadrouiller
c'est renoncer
à la dernière question.
8. Une brebis me juge.
Elle a raison.
J'ai oublié
d'apprendre
à vivre autrement qu'en courant.

9. J'avance pour rencontrer
l'horizon,
celui d'hier et d'aujourd'hui.
Je croise parfois Simon,
son ombre tranquille,
qui marche dans mes pas.
- 10 Le ciel se replie
comme un parapluie fatigué.
Je poursuis la route
par courtoisie.
On ne lâche pas
un compagnon à court d'excuses
qui tente de sauver
les apparences.
11. Alwinton.
Le salon bar du Rose and Thistle Inn
m'attend.
Je lis mes poèmes
à quatre habitués
et un chien.
La queue du chien
semble apprécier.

12. Je repars sans argent.
Le chemin, lui,
paie en horizons.
Monnaie légère
qui vaut son pesant d'or.
13. J'empile un caillou
après l'autre.
Agenouillé
devant l'infini.

J'attrape l'aube
par les cheveux.
14. Je n'ai pas peur d'être invisible.
Ce sont les collines
qui craignent ma solitude.
Je sens leurs frissons
quand je passe.

[...]

Le *Pennine Way* est une entaille dans le corps de l'Angleterre. 430 km de landes et de vallées minérales que Simon Armitage a parcouru à rebours en 2010, sans argent, payant chaque étape de ses poèmes. De ce long périple est né *Walking Home*. Empruntant à son tour cet itinéraire, Christophe Condello lui rend hommage au travers des 47 poèmes qui composent son recueil, *Un pas contre l'aube*.



Roland Chopard / *À ma zone* [trois pistes]

piste 1

je suis à l'orée de la forêt
 les yeux fermés sur
 les signes noirs d'une découverte
 me demande si je dois rester là
 les yeux fixés sur
 les arcs les flèches
 les oiseaux
 cette poursuite
 mais il est trop tard
 pour faire marche arrière
 il pleut
 il pleut beaucoup trop
 il tonne
 l'eau qui coule
 m'inquiète
 je la fixe longtemps

je suis en (de) ces lieux
 au plus infime plouf
 je prends mon arc
 je reste figé
 incapable de tirer
 de grosses larmes
 dans les yeux
 de fausses larmes

je ne tire pas
 je fais une bonne action
 bombe la poitrine
 fais deux pas
 en courant
 je m'arrête

piste 2

tu es sous un arbre
 tu la regardes
 elle marche lentement
 sa longue chevelure noire
 se retourne pour
 décocher une flèche
 tu as peur
 l'épaisse fumée
 s'élève
 dans le ciel nuageux
 fumée qui fait grossir
 les nuages
 qui se mettent à pleuvoir
 tu ris
 sans bien comprendre

tu ne fais qu'entrevoir
 l'espace qui s'amplifie
 ne pouvant tout saisir
 au passage
 tu dois progresser
 méticuleusement

profiter
de quelque découverte
jongler avec les signes
t'habituer
aux mauvaises surprises
ne pas perdre de temps
éviter les défaillances
trouver ta voie
rassembler tes forces
pour cette expérience

tu veux voir sa trace de plus près
suivre ses injonctions
mais pas tout de suite
c'est bien trop tôt
tu dois continuer
prendre les *sendas*
élaguer
prendre le rythme
t'enfoncer encore
prendre le feu
vaincre l'exubérance
profiter
des moindres indications
dans cet entrelacs
amas de signes
dans cette zone

ta voix dans ce silence
cette conspiration
commence à percer
ça et là
tu te sens épié

tu as peur des retombées
un chant s'élève
dispersé
imprécis
quelquefois discordant
tu poursuis
te demandes si
ça va s'éclaircir
si tu auras
la patience de poursuivre

piste 3

il est au bord du lac
ses profondeurs
sa surface apparente
ses secrets d'enfance
de l'origine
récits de genèse
des mystères
de la vie intérieure
du lac
de miroir de la lune
au fond les pierres
ses illusions
éphémères
cette dangereuse quiétude

dans cette surface
soudain rassurante et claire
plouf dans

cette surface
devenue rassurante
et claire
où il a
cru voir
l'espace d'un éclair
l'image
rassurante
de sa face
venue au ras
cru voir
sa face claire

pas plus claire que
la surface quand
elle redevient
rassurante et claire
ne trouve qu'opacité
depuis le début
il doit continuer
sans trop se soucier
de temps toujours
aussi difficile
à connaître
accepter ce chemin
plaisant ou non
où il aperçoit
quelques traces
familières

le bois pourrir
le feu à petit feu
les femmes

l'homme esquisser
un fou rire
la fumée envahir
tel endroit
de cette zone
si bien que
tout devient flou
mais c'est encore
vers cette obscurité
qu'il veut aller
au risque de
toujours se faire
mal aux yeux

au risque de
perdre une trace
tourner en rond
retrouver toujours
les même traces
les mêmes jamais
les mêmes
la femme court
surprise
hop hop
des oiseaux des pécaris
depuis le temps
cette envie
pénètre ainsi
dans les pièges
de la forêt

il s'en sort
ah le temps

tourne
le toc-toc
intermittent
la pluie
la terre
toute trempée
mais les
précipitations
ne peuvent arrêter
l'exploration
le mauvais temps
ne peut empêcher
de remonter
dans le temps

arrêter les
divagations
trouver un sentier
dans cette zone
insaisissable
au fur et à mesure
qu'il se lance
courageux
dans l'entrelacs
essayant de profiter
des indications
repérées au cours
du va-et-vient
plus ou moins rapide
des yeux

ni détours possibles
ni fuite

cette exploration
systématique
fait oublier
les habitudes
les interdits
les tabous
fasciné par
ce chemin à parcourir
oubliant trouvant
la dure réalité
sans mesurer
les risques
d'un tel
cheminement

[...]

À *ma zone*, texte rescapé, peut être considéré comme une sorte de résurgence, ou de retour amont. Commencée en 1972 et achevée en 1975, la première version de ce récit poétique en prose, proposée à des éditeurs, mais non retenue, sera mise de côté, avant d'être reprise et largement modifiée en 1978. Détruite en 1986, lors d'un incendie, la seconde version ne nous serait jamais parvenue si l'auteur n'avait, par un heureux hasard, confié une copie à un lecteur ami.

La structure particulière adoptée pour l'écriture des deux versions de *À ma zone* servira, en 2023, de trame à l'écriture du recueil *Progressions*, publié par Bruno Guattari Éditeur.

Les trois fragments (*pistes 1, 2, 3*) sur les six composant le deuxième manuscrit de *À ma zone*, qui deviendront un jour enfin le livre qu'il aurait pu ou dû être il y a 26 ans, sont ici présentés en exclusivité.



Emmanuel Robic / *jours attendus* [extraits]

gouffres de l'été dans les arbres
et autant de ronces à nos lèvres
nous appellent

ce sont nos feux
les chaleurs de l'absence
où nous vivons
les brèves clartés des pluies
et le corps des orages
pour que se mettent à brûler
ces copeaux de mots

où nous sommes
où nous sommes encore

•

en écharde
en épines de roches
tu abîmes tes jours
tu défais ta langue

et tes mots sonnent

•

ma banlieue est un vase d'eau claire
qui happe les espaces
des araignées en beauté

saccades de légèreté
les heures de l'éveil
cèdent
aux abords du silence

dans l'air

•

au feu des saisons
les poings dans la terre
se prêtent
à l'innocence comme lieux
soufflés des braises de jours

départs tranquilles en livrées de mots
on conte une vie

•

je m'affale aux clartés

c'est le grand jeu de la marelle
trois soleils m'appellent
aux petits bonheurs
et je les pousse de mes mains

•

dans les chemins d'arbres
tremblants
aux lueurs
mes pensées s'agenouillent
et embrassent les fleurs des palais

une pourpre de l'humilité
relève le jour

•

que ta nuit
fut douce et réconciliatrice

en ces lieux de l'abri
où tes jours
regardent les pluies du continent

•

vieillesse de la journée
où ton corps
se berce
et tes cheveux caressent des voix

gestes dans l'air
sous tes lèvres d'herbe
tu es
une larme
au cristal battant

•

j'ai dormi dans un grain de sable
où se reflète ma paume d'enfance

c'est un bijou qui s'éclaire
d'un soleil levant

•

un ciel instable
touche les feuilles d'un arbre
qui me fait des signes

ses branches
haussées de vent
emmêlent mon regard

on attend quelque chose
un murmure
au-dessus

•

des voix si faibles
naissent des cris d'oiseaux
picorés de soleil

l'ombre se penche
pleine de lumière
en ruisseaux d'herbes
et couleurs parentes

•



fil de laine
tendus
entre les mots
qui s'usent à nos lèvres

dans nos paroles et le bruit de nos corps
sans prévenir
se glisse l'espoir

•

sur une route de grands havres
une marmaille de voix
suit mes enfances

petites batailles aux collines
cri des journées aux forêts
et le bain
aux veillées d'une jouvence

une lumière et un chemin
renouvèlent un peu
le passage des regards
et j'entends le troupeau des appels
chaque jour
bergers de leurs silences

[...]



Serge Marcel Roche / *Les îles désertes* [extrait*]

Fui le village, sa vieille peau cuite, ses eaux sombres, où chu des pluies d'un ciel étroit, patient immobile, des racines me poussaient aux jambes, des écorces me tissaient le dos de tant chercher dans les cimes des oiseaux miraculeux, dans les trouées du feuillage la corne d'un dieu, un jour on s'en va, sans un regard pour la rivière, ni tristesse, ça viendra, on court se planter ailleurs, l'ailleurs d'une même attente face au carré dans la fenêtre — pas vu le port, les embarcadères, mais les étages uniquement d'un navire de fret, *spirit of* quelque chose, sans doute des fins dernières, oubli de ces vocables, noms géants sur les mers, brisant toute surface en deux, huilant les corps aquatiques et graissant jusqu'aux vents, happé par l'immeuble arrière, blanc, frais de peinture, la cabine désolée d'un mort que l'on remplace, suffit d'un vitrage pour voir, de passer à travers les heures sans trop entendre les machines, le bruit du monde continu, s'étirait doucement l'image inachevée, vaine croyais-je, de l'enfance.

Des balcons, d'un visage, coulaient les restes de la neige, du sommeil d'avant les adieux, bien que filant sans dire, l'on se retourne un peu, sur la douleur d'un geste, le mirage des toits, la lumière si vraie du jour, tant connue qu'on ne la voyait pas s'abaisser vers les corps, les corps de la matière ; dans le son d'une trompe l'un partait, sans tenir en tête un possible destin — vibre un cadre posé sur l'étroite étagère, sous le verre, des yeux, un fort menton de guerrière, la bouche entrouverte par une volonté, celle dans le malheur de sourire quand même, le front large comme un désert qui regarde au-dessus de toi — arriveras-tu de nuit, à ne pas te reconnaître, couvert des sonorités de l'air et du profond des eaux, troublé par leur clarté,

seul en ce point d'espace, orbe d'une question : où ça va loin tout ça que l'on ne peut nommer, *qui ne tient pas en place*, vers quelles lignes sans fin, ou de quel côté ; invisible nageur, tu gliseras dans l'estuaire, qu'eux béats crurent dévoiler.

Apparut que les flots formaient une terre, vierge quasi de frontières, toi vierge des cartes écrites à l'envers, un pays dénudé, corps bizarre qui te ravissait, à prendre par le détour et recevoir de lui ce qui grouillait en ses multiples bords, sur, dessous, au plus bas, vers le haut, les nuages ; ronron des moteurs créant une durée, chaste, inhumaine ; vint aussi que tu vivrais seul, après le faux bonheur des premières secondes, non pas que face à l'eau des Atlantes ou d'ailleurs, mais au ciel du dieu qui poussa rois de Portugal et de chaque côté de la mer à des extrémités — l'on tombe en un dehors voilé de brumes, dissemblant, ignorant qu'il s'agit de soi, de la part délaissée de ses propres abîmes, celle où vit une lumière, belle invaincue du soir sous le masque des jours, si proche de notre angoisse, de la peine qu'on prend d'éviter un naufrage, ce que l'on voit, l'on sent, à qui même l'on parle, tout cet autre incompris, ne dit qu'un seul mot : n'importe, où que tu ailles, tu n'explores que ta peau.

Cru longtemps que l'on naviguait sans mouvement, sinon celui des feuilles, des palmes dans l'air, que la forêt autour portait nom d'océan ; le village tiré des eaux, nous sauvant plus ou moins des tempêtes et des assassinats, flottait sur le dos d'une immobilité, on prenait en marchant des airs d'insulaire étonnés de se trouver là — arrive que l'on parte à l'encontre de soi et de géographies meilleures, quoique violentes aussi ; où que la vie nous jette alors, on ne reçoit douceur qu'en ce qui nous sépare — peut-être émigrais-je, sans destination,

pour trancher le soleil en deux, donner sa chance à l'ombre, au sinueux (moi pourtant né dans les dédales et les recoins de confuses parentés), rompre l'angle des parcs, la grâce rigide des allées, l'œil noir des portes inaccessibles, peut-être encore afin d'aimer sans le savoir, en perdant le peu de savoir, l'illusion de connaître, le droit donné par qui de tracer sur le corps du monde des signes et des lettres — divague, vogue devant, derrière, le pays si loin, si petit, un seuil, une étoile, un dessin, si loin ses flots dans le regard.

Le navire va poussant sa montagne cubique, aussi vite que s'éteint la côte entre deux lumières ; sommeilleux sur l'exiguë couchette, j'ignore qui m'intime ou quoi de parler, d'écrire (mais en quelle époque) : le visage délaissé au fond de ses orbites, la géométrie des couloirs, un silence de sous-sol, le détail flou de lèvres épaisses ne désirant pas dire, seulement murmurer des mots à l'absenté (cette présence des morts où parfois l'on peut entrer), hors de toute histoire — que vaut une vie muette (une vie n'élevant pas la voix), rapportée au seul désarroi de naître, et qui slalome, barque, cargo, vers une fin donnée, bref ponton entre des herbes, jetée grise, étrangère, construite sur l'oubli — ne sais si ses yeux vivent encore, si le marin répond ni de quelle ligne à la surface (son corps libéré du tréfonds, des inventions métaphysiques), quand elle lui parle, derrière la vitre, avec mesure, doucement, parce qu'elle parlait, sans un vouloir, à lui, aux anges, à la terre semblable aux cieux, elle parle parlait sans dire, sans imposer de surcroît.

Du hublot de la chambre, je vois une autre mer, d'autres eaux ; seule la poulie rouillée, dans la cour derrière, façonne des cris de mouettes ; j'attends du large d'autres oiseaux. — Le distinct de soi que l'on rêve un temps (qui s'épuise), barbare,

étranger, prend forme à la surface du texte de double impur et beau, si vrai que tout fantasme se noie. — Tu demeures allongé, perplexe, sous les yeux qui ne te regardent pas, comprends-tu qu'ils disent que voir, peut-être, pourrait remplir ta pauvre vie, faire une œuvre d'elle, inachevée, parfaite, tout aussi inconnue éternellement que toi ; eux ne s'attardent à l'horizon terrestre en qui tu trouveras survie, mais qu'importe de croire la fable des cercles et des étages, les hauteurs, puisque morts il ne reste de leur éclat qu'une image, d'ailleurs ils n'y croyaient pas, voyant seulement la chair, les os, un trou dans le côté ; un jour aussi, semblable, le réel t'apparaîtra, toute son étendue, sa véritable gloire, les choses dans leur nudité — partant savais-tu qu'en cela consiste le voyage, la traversée.

Tu marches lentement, dans l'odeur d'oxyde et de sang, celui qui sèche en face, sur la colline, quand ici, cet ici errant, au son d'hélice, de passerelle, je ne bouge presque pas, sinon pour me tourner vers des points inconnus, flottant au-dessus de la ligne de terre, floutés par les vents ; je leur dresse des figures, de cité, de repaire, on s'approche dit-on du cap de la peur — faut-il un autre lieu où vivre que son corps — en mer on se confronte à l'horizontal, à sa grandeur usée et l'ennui du réel, sans tiers qui fasse *passer le temps*, ailleurs aussi, soi, seul devant le devant, au bord de la moindre chose. Pas d'issue dans le haut, bien que le livre dise que le verbe s'élève dans les élévations, qu'on y croyait à regarder le ciel, et qu'il faudrait de l'or, en parer les retables, les piliers de l'autel, tout ce qui s'érige, qu'il faudrait des épices pour les bouches royales, alors que nos prouesses n'intéressaient les dieux, encore moins ton unique, l'effacé que l'on cherche, sur les nues, au tombeau, l'absence éternelle. Toi tu tournes au quartier, sur des flux de béton.

Elle ne regarde la terre ni l'eau, mais l'étendue qu'enlace son sourire ; je ne vois qu'une lunette, un œil à la surface, ou guère au-delà des rectangles de fer, leur vaniteux cubage, quand j'avise les choses dans le sens du voyage, désire le surgissement d'une île, la fin de cette monotonie. Je ne comprends pas sa présence. Ni l'entrelacs des souvenirs. Je ne crois plus au mystère. N'avance qu'à la vitesse d'un monde unique ; elle se tient à son bord. Toi, là-bas où je vais, ne crois-tu qu'à l'Écrit, même si tu suffoques sous le relent des bêtes ? Ce visage au milieu de nous, semble abolir nos dettes. Son impuissance (souveraine) entre deux, mon acte de faire (quitter le pays, sa lumière, fuir sa vieille histoire) et ton fragile pouvoir de dire. On franchit le Tropique, trait sur une carte sans rêves, sans dessins, y saignent encore les noms. Y gisent toujours les morts à leurs frontières. J'avance au son d'un monde unique, dont la couleur me retient. Peut-être passerons-nous, de nuit, tout près de son envers.

* extrait du tapuscrit *De chaque côté de la mer*





Alex Delusier / *L'île des femmes* [extraits]

La voix de la sœur

Tu me dis que le petit bateau vient de disparaître de la nuit passant
 → couvertes de poudre

les étoiles fleurissent des rumeurs

Derrière le voile des premières marches nous ne voyons pas la mer

Mais une seule grande porte qui mène aux femmes

Aux fées

Elles marchent très grandes les yeux fermés sur le rêve

Et nos espoirs ne sont plus que des mains retournées sur l'oubli

Le square vide un garçon qui m'attend

Ou bien ce chien que le soir rend pareil à une merveilleuse bête

Quelques cortèges de cageots de pommes nous mènent parfois

Vers un petit port aux grèves closes sur la nuit

Prises là dans une attente nue elle a des certitudes sur le néant

Elle a déjà connu la mort

Tant de ces instants aux goûts de plaies rouges

Que l'écume blanche n'apaise pas même

Nous avons vu cette île surgir de nos chambres anciennes

D'autres regards se sont déjà posés sur ces rives perdues

Nos vergers errants dans la meule de nos cueillettes

Ce jardin a égaré l'eau noire d'un chaudron

Un avenir indécis pleut à jamais sur nos errances

Les mains vertes des pommes moroses

Je pense encore à ces hivers sans perspectives

À ces effrois que la fin de la terre rend anonymes

Je me souviens

Comment elles sont venues me chercher

Et ce qu'elles ont fait de la petite barque noire

Ô ma nacelle toi qui te noies chaque nuit dans l'eau bleue du songe

Vois ce qu'elles ont fait de ton corps chevelu d'algues sombres

Un petit feu froid oublié

Fragment des ruines

Aucune bougie petite dans l'éternelle aventure

Ne peut enrayer le train que bercent les herbes folles

Sous la lampe brisée du froid le vent laisse tomber

De ses pattes rêches un bout de l'exil très lent

Et saigne les orées de nos chambres détruites

Guettant parmi la nuit les murs infranchis

Sables d'une augure fausse statue des avenir et

Des pensées qui ne sont jamais venues et qui ne viendront jamais

Parmi l'éther invisible et crypté de pleurs je ne

Pourrais jamais plus naviguer je laisse

Tout frileux la laine de givre occuper

Comme un œil la terre meuble de ces décombres

On trouve un point de la boussole qui

Nous mène dans un labyrinthe circulaire et

Lui-même perdu parmi des ombres muettes que des

Flots séparés par des bancs de sable conservent de l'oubli et du

→ temps

Fronaison morte d'un espace qui n'est plus je ne

Vois plus les arbres

Les hauts arbres de ma maison

Descendre la pente qui mène encore au petit ponton glacé d'où

Tombent les étoiles libérées d'un monde que je ne reconnais plus

→ quelques

Cygnés entre les roseaux blancs viennent me dire adieu

L'étrangère

Et cette mer qui viendra fermer à la lumière que nous étions

Ma contemplation du néant venue d'un abîme bleu

Pensées que la violence peut encore peut-être réveiller ou vous

Belles amours rôdant comme un ours dans ce cœur noirci

Château des fées

à Inès Cassigneul,

Le groupe porte ces signes bruts et chauds qu'on murmure ensemble
Et qui ravivent un peu le cœur dans l'ombre vive
C'est alors que dans le souffle et la masse sombre une forme qui
Prononce elle aussi le nom des oiseaux envolés
Dans le tremblement du cahier et le geste du barde
Inaudible et changeant une voix de la guerre au loin nous abandonne
Cet autel ne porte plus aucun signe de l'ancienne religion il est un
Sanctuaire de l'oubli et du bruit silencieux
Une trace de l'exil que le vent emporte
Nous voilà désormais au milieu de l'île
Là où le combat de tout notre peuple nous a portées
Et de la mer des brumes aux cavernes abyssales
On projette dès lors une main énorme sur le monde qui
Nous laisse mortes comme la nuit où sous les étoiles
Depuis notre venue je contemple seule à chaque crépuscule un
Cercle de sable se former flot contre flot face
Aux portes du rivage

Salle des rites

Je me souviens des petites chambres aux lierres
Rampants à travers les murs moisissés sur la mer
Cette colère tue des enfants qui emportaient leurs
Chagrins dans une besace bleue des mosaïques
Trompeuses et des armoires trempées jusqu'à l'
Illusion lyrique de nos songes (et lui qui remontait
Seul le chemin las de nos errances avec ses deux yeux
Fermés même en pleine nuit ce visage plus clair
Qu'une lune à l'aube battant de mon âme morte
Les souvenirs de son passage) rien de ces coteaux
Très grands n'enfreignait notre passage près de la mer

La mer si petite ici qu'elle baigne comme dans
Un lac entend la voix des flots vaincus et le vol
Peut-être de cygnes oubliés racontés sur le jadis
De notre mémoire ou entre les eaux du fantasme
Et celles du désir un jour peut-être on a cru voir
Un blanc plumage descendre comme un œil ouvert
Sur la raison vers les plaines vertes d'Avalon et
Nouer d'une chevelure blonde le diadème de nacre
Qu'on n'attend pas

Ô blanches mains posées sur ces
Larmes sur cet habit rouge que le vent n'emporte plus
Tes rêves peints sur les murs entraînent souvent encore
Un vide de ses larges doigts ironiques salissant dans
Ses orages quelques gouttes de sperme et sa caresse
Ultime ouverte à une âme disparue après le départ de
L'île le plus terrible peut-être est de ne plus te revoir
Mais de savoir peut-être que ton souvenir parfois
S'approche en silence de mes nuits les plus longues
Dans ce lit où toujours ton corps a son creux

Le chaudron

Quel temps
Il n'est pas ce regard qui cherche la vie
Une distance que le cœur a déjà perdu mais
Que le petit pan de pierres nues achève
Sur les replis pauvres d'une grève sans vent
Où depuis le château presque éparé d'un pêcheur
Perceval attacha son cheval à un tronc mort
Tout craquant de frissons qui semblaient éternels
Dans la brume il trouva là parmi quelques fumées
Violettes du monde un roi que la courbe d'une conquête
Écrasait comme aujourd'hui celle qui
M'a égaré et m'a mené jusqu'ici mais



Que vit vraiment le jeune chevalier cette nuit-là
Sous la lampe vide et ignorante d'
Une lance qui saigne une voix creuse
Que désole le chemin englouti par
Des feuilles nues et volées si peu
Aux forêts fermons les yeux sur le clos levé
Noyant le jour debout là-bas
Allons
Et rejetons ces sables anciens à la
Violence de nos propres vies aux vagues
De nos propres mers entendons la voix
Que le temps ouvrira

Traversée d'Avalon

à Sophie Loizeau,

Pourquoi continuer à marcher à travers ces ruines comme par moments
→ pour nous
figurer des formes nues qui bougent
Dans un même cercle pourquoi noyer mes mains comme pour
→ les forcer à s'ouvrir
Chaque clôture de mes yeux mène à la porte d'une vague présence
Je pars
Je m'en vais
Enlevé à la joie d'une folie convenable et
Qui convient à la clepsydre des temples
Comme un présent offert à une vieille femme
Le bruit lent des flots sur les pierres de la grève
Froisse un peu plus bas les vagues pâles de la grande prêtresse
Vers où une nef aussi songeuse qu'un cygne
Disparaît dans le conclave oublié de la mer



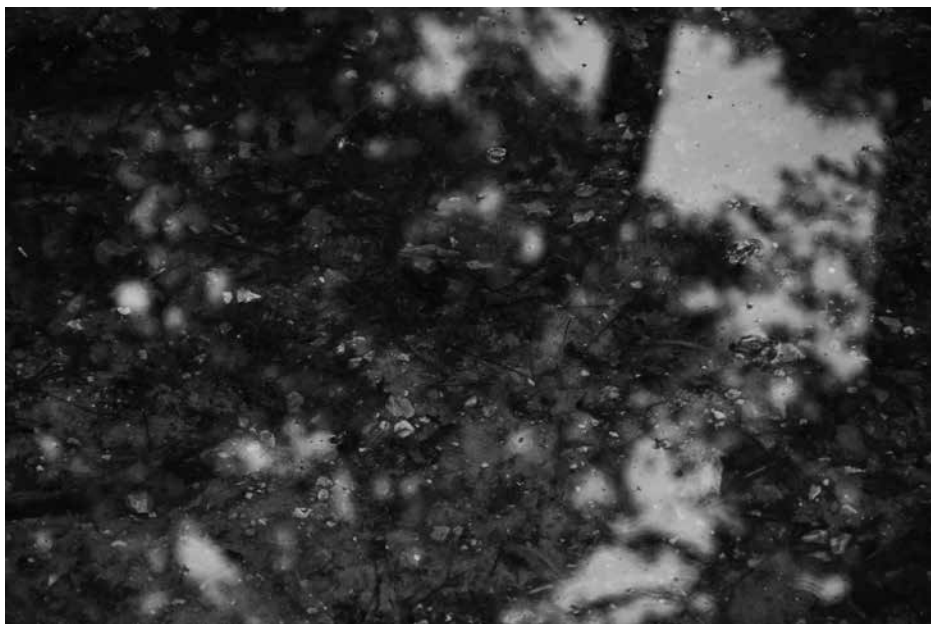
Cécile Karner / *Dialogues avec la méduse*

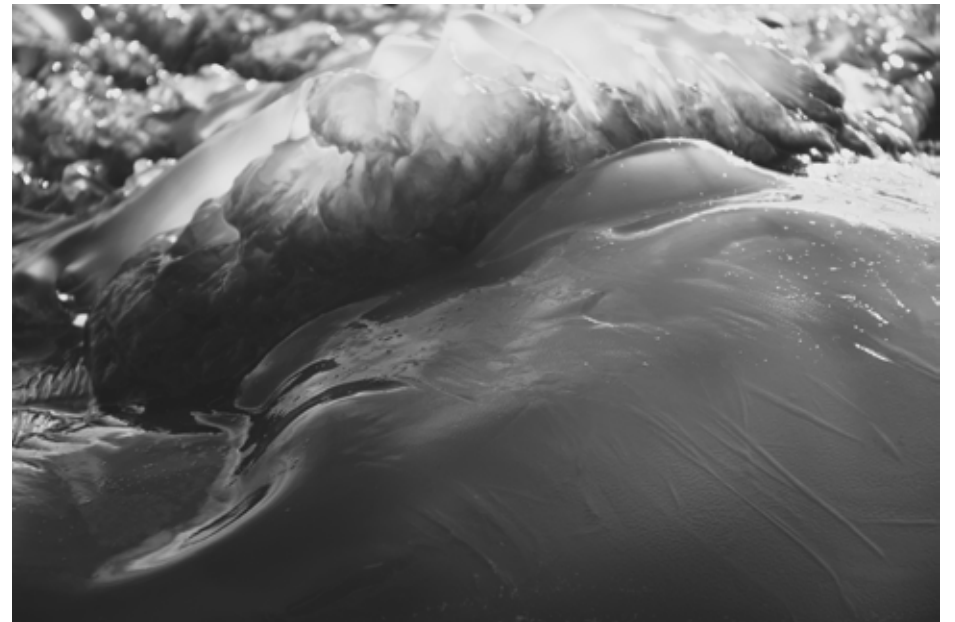














Lou Joseph / Îles

Fausse agave

J'ai la rondeur de ce qui empoigne une terre pleine.
Ni manque ni racine séchée. On crame ici par la tige.

On m'a reproché ma lenteur
je croîs entre deux murs crépis
fauchés des maisons neuves.
Je fais le calcul de tout ce que j'aurais pu avoir
de ce que j'ai fait de mieux
j'ai la faute en partage
bête somme des clairières.

J'ai cru aux mots. Ma bouche garde ses traditions –
on avorte. On ne sait plus ce qui est fait pour germer.

J'ai gardé
quelque chose entre l'enfance et le quotidien,

la mémoire de tous les corps étendus
des lits que l'on rabâche
des dimanches inutiles au soleil
moins que le vent raté
ma clausturation retenant toutes les peurs
ces feux traversés brûlant
un trop plein de conscience
sa netteté aussi –
on sait le bruit que je prends.

Icare inverse

La voix intérieure cave d'avoir résonné
pour rien, des bas-fonds ou des entrailles
un même salut emporte tout –
les cendres sur l'autel
et la pierre qui tombe en ruine.

On a vu des colonnes fumantes,
suivi des voies rapides.

Des amas de fer
les corps
qui s'épaississent sans rien offrir.

Les bras tendent vers la terre –
la tête cave
on jonche le sol moins pesant.

Me brûle l'extrémité d'un contact avec le monde
les doigts longtemps posés
à se laisser prendre
la peau et ses saillies.
Tance
comme l'image usée –

On a rejoint le commun.
Tes lèvres qui fléchissent

un devenir enfoui
quand les lèvres que l'on traîne muet
se figent.

Dolmen

Main tendue et pour quelle offrande
ou stèle
j'ai voulu en creux
ta symétrie jusqu'aux rondeurs
ta colonne et ses lignes droites
frayé les lignes en fuite.

De mes bras
je cherche quelle réalité pour telle douleur
quand le bras écourté
devient moitié de membre fantôme

des silhouettes qui s'amenuisent
un halo noir découpé dans le coin de l'œil
qui dodeline de la tête
suinte la poussière des choses

chaque point est une petite mort
naît du plaisir dans l'équarrissage du charnu –
Homme
tu multiplieras les épouvantails
singeant l'homme –
et l'ouverture, elle aussi criblée de blancs.

•

Elle est fidèle à l'image de l'homme
l'aigreur muette
à râcler des pensées primaires
les trois mots lancés par politesse.

Que de papiers mâchés on a avalés
déposé sur son sein
nos gosiers vides
nos peaux mortes et ses liserés
de tissus artificiels
pour madone en paille.

Isabelle Sancy / *Textes à microfilms* [fragments]



76

Je crois que je vais commettre un crime, par l'esprit, un crime d'une nature trouble, irrationnelle. Je le veux et je ne le veux pas. Je suis sous l'amandier couvert de fleurs, c'est excessivement beau et éphémère. Il faut dire la chose suivante : c'est l'hiver. La saison froide. Les longues nuits, dès l'après-midi, l'endormissement de tout – qui ressemble à la mort – commence à prendre fin et cet arbre parmi les arbres est le premier fleuri à nos yeux des gens du sud. Il est couvert de fleurs en hiver, aujourd'hui nous sommes le 14 février. Il y a une stupeur superstitieuse à regarder cet arbre, fleuri, en hiver. Une puissance, incompréhensible. Mon trouble naît de l'idée que si je prends l'image de cette floraison au cœur de l'hiver, pour la garder, l'arbre pourrait ne plus avoir la nécessité de revenir fleurir puisque je l'ai déjà : l'image disponible, admirable, à volonté.

80

L'assolement des cultures a aussi produit cet heureux état des choses. Cela ressemble à un touchant pointillisme de collégienne, à des pages de modèles de graphisme, sans finalité reconnue. Bientôt la récolte. Qui se souvient des plumets légers, vert tendre, du sorgho, à côté du jaune éclatant des tournesols et avant cela, qui se souvient des rayures sans fin dans la végétation, et avant, les tiges frêles, avant, les touches naissantes sur la terre, et avant, la terre, nue. Une prouesse technique s'en souvient, on sait qu'on peut faire des clichés à intervalles réguliers pendant des mois et en

les regardant à vitesse accélérée, cela bluffe l'œil, en une sorte de confiscation de la merveille du vivant, quand l'œil ne peut faire que cela qu'il sait faire, regarder, mais avec une puissance incroyable car l'esprit peut plonger au-devant, comme le fait un oiseau. Du regard, le corps suit, le parcourt et s'efforce, il va où il veut à chaque seconde, et, posé sur le fil de sa pensée, il embrasse tout encore.

89

Dessus, dessous, la surface ; les imaginations prolifèrent. Ainsi au couchant, l'oiseau de feu vit, dans l'eau. Ondine au salon du fond du lac Mouchette tend la main vers l'eau. On se bluffe soi-même de pouvoir voir autant de choses avec un reflet et l'absence de fond, quand ce n'est pas la chimère qui est en soi.

91

Ce chemin de traverse est aussi ancien que les quatre saisons voulues par les habitants du village autour de ma chambre. À qui sait voir, il offre même le luxe d'un impromptu tropical auquel il ne manque que le python, qui luit, vert, entre les branches, dans le soleil, et la panthère, noire comme le diable, pour dévorer des yeux les enfants, qui en rêvent lorsqu'ils savent encore passer par là. Les grandes personnes, hésitent, à ne pas s'effrayer de savoir que la luxuriance de ce chemin est surplombée par le cimetière. Cette pensée-là aussi est une belle bête.

96

Il y a de la maison dans ce chemin-là : ce sont les murs

de terre, augmentés de toute la hauteur des arbres qui font ce que l'on appelle ailleurs, un couloir, où des portes ouvrent sur de nouveaux espaces intérieurs. Il y a de la jubilation à la construction naturelle, à sentir se mêler les espaces familiers, à confondre le dehors et le dedans, ce qui rend puissamment désirable la pensée de dormir sous toutes les étoiles. S'éveiller avec les feuilles mortes, aimer au regard du monde.

101

Il y a : savoir que la terre est vivante, et puis parfois vraiment l'entendre respirer, et parler, tout bas, d'ailleurs ce qu'elle susurre dans les chemins après la pluie ce sont plutôt de longs baisers mouillés, insistants, un peu obscènes, d'une séduction inavouable, puis recherchée, à s'immobiliser souvent pour entendre ces variations amoureuses bien connues, dont la connaissance remonte, très vite, le long de la jambe, se concentre, donne soif, jusqu'à une sorte d'évanouissement, désiré, partout où peuvent se faire entendre des baisers dans une exquise promenade.

108

Pourquoi attendre ? Pourquoi attendre le regard d'un inconnu à la fenêtre ? Ou pour voir quoi, d'une intimité qu'on n'est pas prêt, soi-même, à donner à la vue, comme ça ! C'est exaspérant de ne pas pouvoir s'empêcher de penser que la vue est forcément plus belle depuis là-haut, alors qu'on peut voir la même chose d'un peu plus loin. Exaspérant aussi de vouloir jouer du regard dans le moindre cadre comme si un enchantement devait toujours s'y révéler, ces perspectives

visées, calculées dont on n'a jamais assez et alors que c'est surtout bon à ne se sentir bien que là où l'on n'est pas. Impossible de faire plus signe, ni de mieux dire une incommensurable perte. D'autres fois on a des envies de détruire le peu qu'il en reste de ce cadre, pour y échapper, car il faut voir la ruine au détour du virage. On y arrive à toute allure et brusquement elle vous saute à la figure ! d'un regard ! Est-ce qu'on peut s'habituer à avoir l'âme convoquée par une fenêtre qui trône au milieu des ronces au sommet d'une colline ? Puisque c'est tout ce qui reste, un mur portant le signe de la fenêtre. Le dehors est devenu le dedans. Et l'intérieur a disparu, avalé par l'extérieur. Et à chaque fois, au détour du virage, être harponné par l'appel d'un regard puis être ému aux larmes par cette absence d'un visage. D'où l'exaspération. Qu'une figure animale sait apaiser et ramener à sa juste proportion : celle d'un humain destiné à éprouver les immensités.

109

Les archives. Des noms, des chemins et des vignes. Oui certaines archives sont exposées à l'air libre, au soleil et à la pluie sans que cela n'altère les traces de l'histoire qu'elles relatent. Première curiosité. Archives universelles, décousues, aux incohérences perturbantes. Seconde curiosité. Quelques pas encore et de l'autre côté de la colline on pourra trouver tout aussi bien une arche gothique, un toit de lauzes, l'esprit de la zibeline Tang ou un cœur dans la buée sur la fenêtre sale. Troisième curiosité. Il m'est arrivé de chercher dans les livres, l'image d'une danse macabre où un squelette m'aurait tendu la main en souriant. Ce n'est

jamais arrivé mais j'en ai gardé l'image. Quatrième curiosité. Revenir aux archives et s'obstiner jusqu'à avoir mal aux yeux, tant pis pour la fatigue, l'aveuglement jusqu'au retranchement passager dans le délire : je suis sûre qu'il y a un ogre qui a dévoré les savoirs, il va encore falloir le retrouver et lui ouvrir le ventre. Examiner et pleurer sur la matière. Cinquième curiosité. De quoi sont faites les ténèbres ? Sixième curiosité. Le lent tournoiement des pensées n'augure rien que sa propre force de confusion ou une patience de rapace. Dans quelles profondeurs gît le sens ? Septième curiosité. Trancher.

112

Cela ressemble au mot sur le bout de langue qui, longtemps, échappe. Cela ressemble à l'esprit qui en est troublé et longuement s'efforce par la ruse ou par la volonté de retrouver ce mot ou ce nom, le saisir et lui redonner une place dans le cours du monde. Ça pourrait être un détail crucial, caché, ou comme celui qui est supposé pris dans la gangue des souvenirs. Cela ressemble aussi à l'effort substantiel en toute chose. À une conception encore informe. Cela pourrait être l'intuition, enfuie. La certitude, changeante, haïe. C'est un peu à l'image de la conscience des possibilités les plus hautes, ou les plus exquises, qui ne sont rien, des cartes illisibles, perdues, éparpillées au vent, sans la main pour en former le dessin ou relier les motifs. Oh mais quel est ce mot encore ? C'est une vérité entrevue – ou celle poursuivie, quand la volonté est aux prises avec l'opacité sous l'arbitrage de l'idée fantôme du devenir, dont la devise narquoise, j'en ju-

rerais, est tatouée dans ses mains. On peut y lire : *de la coupe aux lèvres*. Ces mots sont difficiles. Savoir s'il n'y a qu'à se baisser pour trouver ce qui coule sous le sens. Quoiqu'il en soit, quoiqu'il arrive, de la coupe aux lèvres, c'est bien toujours une main qui aura le dernier mot définitif pour apaiser toute soif. Oh le mot je l'ai retrouvé ! c'est rouge-baiser.

116

Dans la réalité, le paysage ; dans le paysage, l'hiver ; dans l'hiver, l'attente. Avec des fièvres et des acuités nombreuses afin de voir la différence qui prouverait que le temps a sauté la barrière. Mais comme d'un jour sur l'autre la différence est infime et qu'elle est partout en même temps, il est à jamais vain de vouloir la trouver, alors repos. Prendre un bain dans la lumière d'hiver. C'est boire à un calice d'or, par le regard. En riant de soi-même d'avoir pu être si inquiet de quelque chose qui semblait presser nos pas. Fadaïses, on est seulement mauvais lecteur, mauvais traducteur, myope et souffreteux devant le paysage où ce qui est accueilli de toute part c'est plutôt l'enfant fabuleux de notre mémoire accouplée avec nos savoirs. Hiver objectif, temps subjectif accueilli d'une manière que l'on n'ose pas tout à fait regarder en face. Pour s'en convaincre il faut avoir été un jour au fond d'un bois inhospitalier, secoué par l'idée qui sait ouvrir dans une clairière la réalité d'une chambre et son lit, et devant quoi l'on est effaré. Tout s'y développe, s'ajoute et se superpose. Gorgones remontées des abysses affleurant dans une sarabande, les poumons d'une bête nourrie au feu, le dragon imaginé bien pos-

sible derrière l'odeur âcre d'un incendie et la terreur le disputant à la fascination devant le magma du centre de la Terre. Pendant l'hiver au coin du feu coutumier, veiller à ce que la fournaise s'en tienne ici. Mais que ça ne cesse jamais de sauter là, d'étincelle en étincelle au flambeau que l'on promène, mais avec obstination. De la merveille de la floraison irréaliste d'un arbre aux pommes d'or, en soi. S'il y a une inquiétude c'est peut-être de se sentir soi-même parcouru comme un livre par une main curieuse car on n'ose pas s'arrêter pour ne pas déranger la main qui lit.

120

Il y a de la porcelaine dans le paysage. Je ne fais pas référence à des évidences de la matière porcelaine, comme d'être lisse brillante translucide imperméable ou fragile, et surtout pas d'être décorative, non cette impression étrange de porcelaine dans le paysage, c'est autre chose. D'où vient qu'en passant trop vite sur la grand route on prenne le risque de regarder plus que de raison ce qui va disparaître à la vue dans quelques secondes, comme s'il s'y passait quelque chose dont il ne fallait rien perdre, et avec quel regret on s'en détache. Le plaisir que c'est, alors, de s'arrêter. Mieux encore, le plaisir c'est la décision de s'arrêter – soudain – un peu en catastrophe, tout ça pour regarder quelque chose qui ne veut pas ou qui ne veut plus montrer ce que l'on est pourtant sûr d'y avoir vu : de la porcelaine dans le paysage. C'est tout sauf anodin d'interrompre sa course pour pister une impression étrange, ténue, à laquelle il est pourtant difficile de réfléchir quand on se sent pris entre le mar-

teau de l'heure qui tourne et l'enclume de l'injonction à ne poursuivre que de hautes considérations existentielles. Est-ce que c'est le visage de la mort qui pourrait s'être partout installé chaudement au soleil pour faire tinter avec insistance une délicate clochette de rappel dans l'esprit évaporé qui n'y croit pas encore ? Mais si l'esprit y croit, alors qu'est-ce que ça pourrait être d'autre cette porcelaine qui tinte dans le paysage ? Une extravagance de l'esprit qui s'est reconnue toute entière dans un lieu, pourquoi pas. Une sensibilité inquiète à cause de cette puissance attractive contenue dans le quelconque, l'insignifiant ? Ou bien c'est d'avoir été simplement déjà disposé à voir l'inconcevable, c'est à dire à admettre qu'il y avait de la porcelaine dans le paysage, exactement là où elle devait se trouver.

123

Bien sûr les oiseaux ne se soucient pas de la nature des lieux, ils vivent là aussi. On les dérange à peine quand on passe le portail. Les cyprès toujours verts sont des refuges, des refuges dans des colonnes. Les cyprès sont une irrésistible échelle pour le regard, ils font se lever la tête vers le ciel en même temps qu'un poids énorme ramène le corps vers la terre. Cette tension entre le haut et le bas est très forte, difficile d'y échapper, presque une épreuve. C'est une épreuve, inacceptable et salutaire. Une de plus. Des éclats de sérieuses disputes se font parfois entendre ici, puis ça retombe, le silence ne conseille rien, il se répéterait. J'ai été une fois très émue par de discrètes lamentations, alors je m'étais cachée dans la masse d'un cyprès pour ne

pas voir qui était là venu tant pleurer, cela avait duré longtemps. Maintenant il me suffit d'apercevoir ce cyprès pour frissonner et que les larmes me viennent, en partie de reconnaissance pour ce que j'avais appris ce jour-là. Le chemin est parfois bien long. Les oiseaux chantent et des conversations banales ne se troublent pas, du lieu. On échange des souvenirs. Cela participe d'une autre tension, comme une bataille bruyante qui se joue aux portes de l'indicible, empêchant d'accéder ou au contraire permettant de s'approcher doucement de ce qui est autour de soi. Certains sifflotent tout bas pour accompagner leurs gestes jardiniers et il y en a qui semblent parler tout seul. Parfois ce sont les noms qui parlent d'eux-mêmes, parfois ce sont les dates. Le souvenir qui vient est peut-être inexact, ce n'est pas grave, la capacité à faire exister ceux qui ne sont plus est un beau murmure dans la conversation que l'on peut tenir avec le passé. Pour quelques-uns... Pour quelques-uns – le tour de chacun finit par venir – pour quelques-uns, la familiarité avec les coutumes n'entame pas la puissance des rites ni le mystère de notre attachement aux morts.





Jacques Clauzel / *L'odeur de l'eau brassée* [extraits]

Le ciel
écrase
la mer

À paroles diffuses

le vent
évoque-t-il
mémoire
de pays traversés ?

en son chant
que crois-tu discerner ?

tu aimes le vent
pour ce qu'il te susurre

mais ce qu'il te dit

le comprends-tu ?

Tu voudrais
boire à la source

enfant tu la connaissais

son eau apaiserait
ta soif

mais l'enfant a disparu
et la source
est tarie

Double rangée d'arbres

au milieu un ruisseau serpente

l'eau fraîche
les enfants s'y baignent

l'après-midi est doux
l'ombre dense
le bourdonnement des abeilles
le murmure du ruisseau
les chants d'oiseaux

bonheur
simple
aucun mystère
ici la vie
la vie seulement

plus loin
on a coupé les arbres
la rivière à sec attend

le retour des enfants

Écoute le vent

il te dit
ce qu'il fut
ce qu'il est
ce que tu seras

peut-être

La brise
le bruit des vagues en leurs écrasements
et leurs retraits
les cris d'oiseaux nocturnes
l'odeur de l'eau brassée
des algues
du sable agité
la fragrance du sable chauffé

le reflet fragmenté de la lune
sur le miroir de l'eau
les étoiles qui brillent
entre les nuages

aussi l'amour au creux de la dune

Caillou déplacé
la vie grouillait
dessous

Partiras-tu ?

déjà le chemin s'avance

regarde l'oiseau
son élan
son vol si léger
que la plume perdue
paraît lourde

tu avances comme à tâtons

serais-tu aveugle ?

le soleil luit
aujourd'hui
le sombre paysage demeure

La pluie frappe le sol
de ses doigts multiples

tous les bruits se sont tus
le crépitement
de l'eau envahit
l'espace

l'ondée
sur ton visage

baptême renouvelé

tu attends sans hâte
la fin de l'orage

L'orage
détrempait le chemin
lavait le feuillage

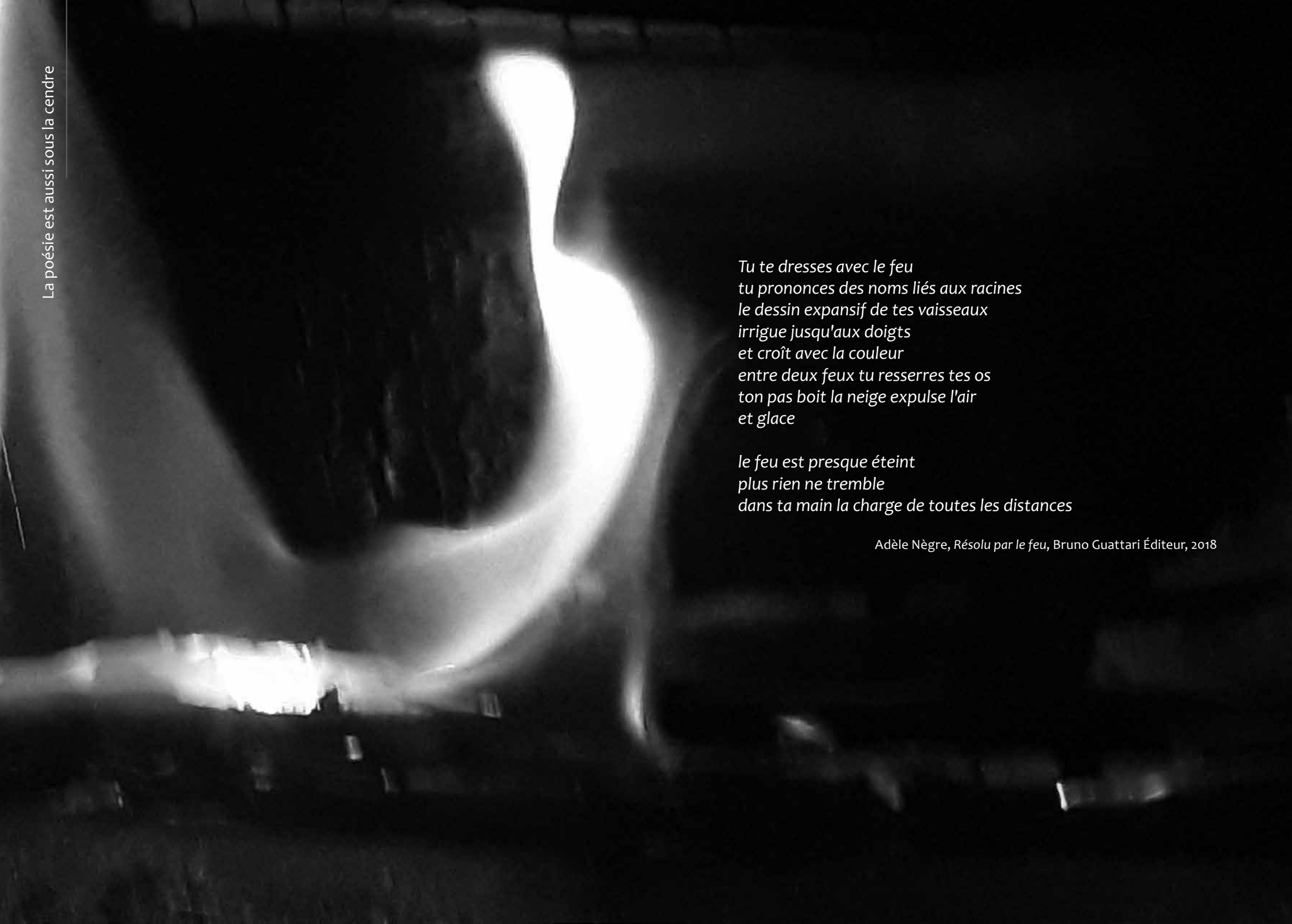
le chat filait
entre tes jambes
le chien
le suivait

te souviens-tu
ce qui advint
au fracas de la foudre ?

devais-tu rester
sur le pas de la porte ?

dedans l'éclair
ne t'aurait pas frappé





*Tu te dresses avec le feu
tu prononces des noms liés aux racines
le dessin expansif de tes vaisseaux
irrigue jusqu'aux doigts
et croît avec la couleur
entre deux feux tu resserres tes os
ton pas boit la neige expulse l'air
et glace*

*le feu est presque éteint
plus rien ne tremble
dans ta main la charge de toutes les distances*

Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Bruno Guattari Éditeur, 2018

Roland Chopard est né en 1944. Il est le fondateur des éditions *Æncrages & Co* (1978). Il a publié de courts textes poétiques dans quelques revues dont «margelles». Son premier recueil, *Sous la cendre* (Éditions Lettres vives, 2016), est suivi de *Parmi les méandres* et *Vers d'ultimes (im)pulsions* (L'Atelier du Grand Tétrás, 2020 et 2025). Il a également publié *Progressions* chez Bruno Guattari Éditeur (2021).

Lou Joseph née en 1995, vit et travaille à Marseille où elle enseigne les lettres dans un collège. Elle a publié en revue dans "Lichen" et "Poésie première."

Freddy Malonda vit à Bruxelles. Philosophe de formation, il travaille depuis plus de vingt ans dans le secteur du cinéma. Scénariste (*Sans Soleil*, Réal. Banu Akseki, 2021). Il écrit des nouvelles, des scénarios de bandes dessinées et de films. Il a également publié *Carnet des pensées à retordre* et *Carnet d'un moindre mal* (Les Carnets du dessert de lune, 1999 et 2023), *Le gris tombé du ciel* (Lamiroy éditions, 2021).

Vincent Cordebard (1947-2021). Photographe et peintre. Ses travaux, notamment présents dans les collections des Frac de Poitou-Charentes et de Champagne-Ardenne, portent un regard critique sur les fonctions et le statut des images, leur matérialité autant que les histoires qu'elles recouvrent, leur incidence et leur prégnance dans la construction d'une mémoire collective. "Voir n'est pas regarder".

Camille Argiewicz est née à Paris en 1988. Elle travaille depuis douze ans dans les secteurs du conseil et de l'assurance, entre France et Japon. Elle vit actuellement à Tokyo. Quelques-unes de ses nouvelles ont récemment paru dans les revues littéraires : "Le Cafard hérétique", "Restes", "En Corps", "Hespérie".

Nicolas Rouzet est originaire de Dunkerque et vit à Marseille où il enseigne en lycée professionnel et intervient en milieu pénitentiaire comme aumônier. Il a contribué à une trentaine de revues dont "La Forge", "Les hommes sans épaules", "Le journal des poètes", "Phoenix", "Diérèse", "Contre-allées". Il a également publié, entre autres, un recueil *Vivre dans une maison de verre* (Éditions Exopotamie). Il est également présent dans des anthologies : *Machines* (Le Réalgar), *Fraterniser* (La chouette imprévue), *Cent poètes en Méditerranée* (Rafael de Surtis).

Isabelle Morino. Après avoir enseigné en région parisienne et à l'étranger, elle exerce à la Faculté des lettres de la Rochelle. Héliophile et taphophile, elle écrit des nouvelles et de la poésie. Ses textes sont parus en revues à "L'intranquille", "Pourtant", "Verso", "Traction-Brabant", "Envie" et sur les sites "Sitaudis", "La cause littéraire" et "Lichen".

Sacha Zamka. Né en 1995. Après ses études, il découvre Vienne, New York, Montréal. Il se consacre, depuis lors, à l'écriture de nouvelles et de poèmes. Il a contribué aux revues "À l'index", "Comme en poésie" "Traversées", "Le journal des poètes", "Libelle", "Wam", "La page blanche", "Arpa", "Florilèges", "Nouveaux délits", "Poésie/Première", "Soleils et Cendre", "Le Cafard hérétique". Il a également publié *Poussière et grâce* (Encres Vives, 2024) et *Juste après le silence* (Citadel Road Editions, 2025).

Cyrille Guilbert est né en 1973 à Boulogne-sur-Mer. Il est professeur de Lettres près de Lille, en lycée. Il a contribué à plusieurs revues dont "Arpa", "Les Hommes sans épaules", "Recours au poème", "L'intranquille", "Remue.net", "Terre à ciel", "Chroniques du ça et là", "margelles". Il a également publié trois ouvrages aux éditions Les Perséides, *L'Obscurité* (2007), *La Sorcière de Templeuve* (2012), *Le Verre des parois* (2014).

Isabelle Sancy est née en 1967. Quelques publications en revue ("Arpa", "Contre-allées", "Terre à ciel", "Place de la Sorbonne", "margelles", "La Forge"), cinq ouvrages chez Bruno Guattari Éditeur qui lui a aussi confié le pilotage des numéros 16 et 19 de la revue "margelles". Dernier ouvrage paru : *Grandeur Nature* (avec des photographies de Claude Caroly / cahier appareil, 2026).

Serge Marcel Roche est né à Lyon en 1957. Après avoir vécu vingt-quatre ans dans la région de l'Est du Cameroun, il réside désormais à Yaoundé. Il a publié *Journal de la brousse endormie* (La rumeur libre, 2023) et *Tout commence par les marimbas de la nuit* (La rumeur libre, 2025).

Jacques Clauzel est né en 1941. Peintre, graveur, photographe, auteur de livres d'artiste avec de nombreux auteurs (Butor, Dhainaut, Guillevic, Stétié, Chedid, Torreilles, Noël...). Son œuvre est présente dans un certain nombre de musées, de bibliothèques et d'arthothèques ainsi que dans des collections particulières et plusieurs catalogues en témoignent.

Thierry Radière est né dans les Ardennes en 1963. Études d'anglais à l'UFR de Reims et de Nancy 2. Il vit et travaille actuellement en Vendée. Il a contribué à diverses revues de poésie contemporaine et de création littéraire dont : "Décharge", "Folazil", "Mot à Maux", "Les Impromptus", "Rumeurs", "Revue Cabaret", "L'Âme au diable". Il a publié des recueils de poésie, des nouvelles, des essais, des récits, des romans et de la littérature de jeunesse dont pour les plus récents *Entre midi et minuit* (éditions La Table Ronde, 2021), *Abécédaire Poétique* (éditions Gros Textes, 2021), *Wouf ! mon secret pour parler chien* (éditions Magnard jeunesse, 2022), *Poèmes à Tilda*, illustré par Joy Eau (éditions Les Carnets du Dessert de Lune, 2022), *Impuissances* (éditions Jacques Flament, 2024).

Cécile Karner vit et travaille à Paris. À chaque balade dans un environnement naturel, elle se munit de son appareil photo pour capter ce qui, autour d'elle, a interpellé son regard. L'objectif devient alors le prolongement de son regard. Cette série de photos est un assemblage de promenades, mais l'une en ressort, celle des méduses échouées sur une plage de Fouras, en Charente-Maritime.

Sabine Peroni, autrice et artiste peintre. Ses textes et ses illustrations sont parus en revues ("Lichen", "Hélas !", "Vert Combat", "Miroir", "l'Épître", "Poésies plastiques", "Oïto"...). Elle a également publié un long poème (lauréat du Prix Roger Dextre 2025) aux éditions La Rumeur Libre. Son premier livre d'artiste, *De fumée et de fils*, a été publié en 2024 par les éditions de l'Entrevers.

Alex (Pierre Andrew) Delusier est né en 1998, à Lorient. Professeur de Lettres Classiques et médiéviste, il est aussi poète et écrivain. Depuis 2018, il contribue à de nombreuses revues, dont "Les Cahiers du Boudoir", "Le Nouveau Recueil", "Lettres du domaine". Parmi ses dernières publications : *Le Fourvoyeur ou la fabrique de la fiction* (Les Impliqués, 2023), *Tombeaux tristes* (L'Harmattan, 2024), *La peau des pierres* (Le Temps d'un Roman, 2025).

Christophe Condello, originaire de Grenoble, vit à Laval (Québec). Il est membre du Jury intercollégial de Poésie au Québec. Il est directeur littéraire de la Collection Magma Poésie, chez Pierre Turcotte Éditeur. Il a notamment publié : *Les jours fragiles* (Éditions du Noroît, 1997), *L'ailleurs*

éparpillé (Le Loup de gouttière, 2005), *La seconde résurrection* (Éditions du Cygne, 2007), *Le jour qui s'attarde* (Éclats d'encre, 2007), *Entre l'être et l'oubli* (Pierre Turcotte Éditeur, 2021), *Pieds nus dans l'âme* (Pierre Turcotte Éditeur, 2023), *Théorème de l'inachèvement* (Pierre Turcotte Éditeur, 2025).

Emmanuel Robic, écrit depuis de longues années, en parallèle de son métier. Il a contribué entre 2024 et 2025 aux revues "Arpa", "Traversées", "Verso", "Comme en poésie", "Poésie/première" et "Décharge". Il a également publié chez L'Harmattan un essai, *Quelle(s) poésie(s) dans l'œuvre d'André Dhôtel ?* (2025), ainsi qu'un premier recueil de poésie, *Loin de l'éclat* (2026)



Contributions

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions quatre numéros par an, un par saison, sans critère thématique. Textes et/ou images, inédits de préférence, peuvent être envoyés au format numérique à :

brunoguattariediteur@gmail.com

--

Abonnements / Commandes

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières, à partir du n°26.

Pour 1 an / 4 numéros > 36 euros, franco de port

Les 8 premiers numéros épuisés ont été réimprimés par 2.

1 / 2 (printemps - été 2020) - 14 euros

3 / 4 (automne - hiver 2020) - 14 euros

5 / 6 (printemps - été 2021) - 16 euros

7 / 8 (automne - hiver 2021) - 16 euros

Les suivants seront réimprimés à l'unité.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles* sur notre site (règlement sécurisé par C.B.) ou par courriel.

site : www.brunoguattariediteur.fr
courriel : brunoguattariediteur@gmail.com

--



Sur la margelle vont les fourmis
sans jamais tomber
dans le noir instable,
sur le fil marche le funambule,
sur la moindre corniche
je pense souvent.

La simple idée de la chute nous fait dire
que nous sommes perdus,
mais serions-nous plus utiles
si rien ne menaçait.

Fabrice Farre, in *La figure des choses*, éd. Henry, 2014